LA GALERIE DES DAMES FRANÇOISES,

POUR SERVIR DE SUITE

A LA GALERIE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX;

PAR LE MÊME AUTEUR.

TROISIEME PARTIE.

Nullo discrimine habebo,
Tros, Rutulusve fuat.

VIRG.



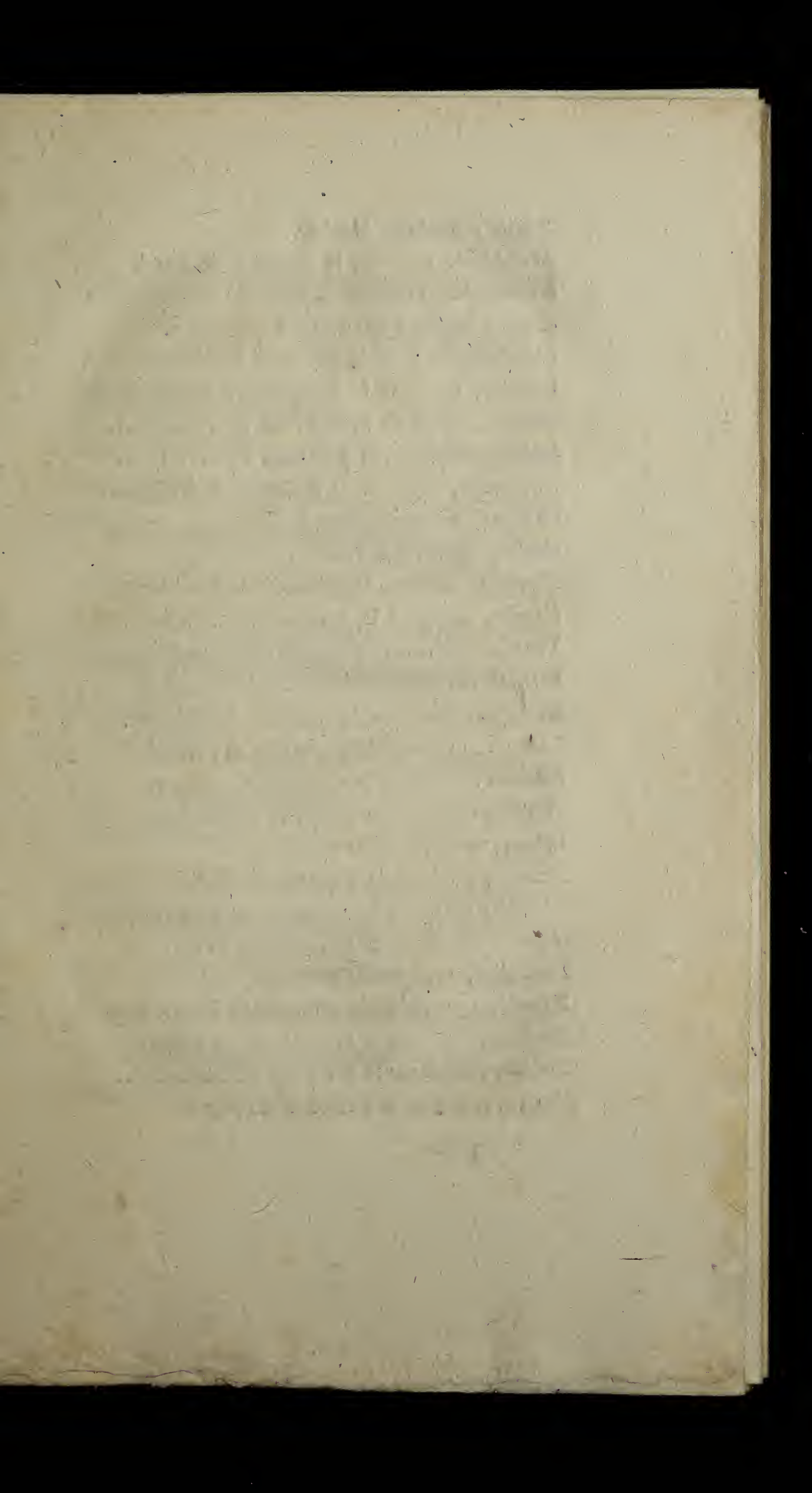
A LONDRES.

1790.

AVIS DU LIBRAIRE.

L'OUVRAGE, *dont celui-ci est la suite, a reçu un accueil flatteur, parce qu'il est le seul dans son genre. La Bruyere a peint les mœurs, a raisonné sur les choses, & dans le cours de son Ouvrage immortel il a montré le buste de quelques hommes, ordinairement moins imposans que bizarres; l'Auteur de la Galerie montre des personnages distingués, & tire de leur caractère moral des observations sur la Société en général; ensorte que son texte est moins une suite de médita-*

tions vagues, que le résultat d'une longue expérience, & d'une profonde connoissance de son siécle. Il ne convient qu'aux charlatans de vanter leurs drogues, & nous croirions déprécier cet Ouvrage, si nous entreprenions de surprendre les suffrages: d'ailleurs on peut séduire le Public pour un moment; mais non jamais lui donner le change. Les Ouvrages mêmes qui ont excité de l'engouement, le méritoient par quelque côté. Il est inutile de solliciter l'indulgence de ce Public incorruptible. Il ne connoît que l'estime, & ne peut pas plus la refuser au talent, que l'accorder à l'extrême médiocrité.



Statira, madame Necker.
Marthésie, madame la baronne de Stael.
Deodemona, madame la princesse de Beauveau.
Sapho, madame la comtesse de Sabran.
Domitilla, madame la marquise de Champcenest.
Corylla, madame la comtesse de Beauharnois.
Arsenie, madame la comtesse de Houdelot.
Balzais, madame la princesse de L...... e.
Thélamire, madame la comtesse de Flahaut.
Charites, madame Lebrun.
Féline, madame Dumoley.
Terentia, madame la princesse de Rochefort.
Hécube, madame la marquise de la Croix.
Tenesis, madame la comtesse Diane de Polignac.
Briséis, madame la duchesse de Bouillon.
Herminie, madame la comtesse de Brionne.
Cléonice, madame la duchesse de Villeroi.
Polixene, madame la marquise de Sillery.
Astasie, madame la comtesse de Modene.
Fulvia, madame Denis.
Axiane, madame la comtesse de Balbi.
Olympe, madame la marquise de Montesson.
Orphosis, madame la duchesse de B..... n.
Leucothoé, madame la comtesse de Coislin.
Zamollina, madame la princesse de Montbarey.
Faustina, madame la vicomtesse de Laval.
Emirene, madame la princesse de Guémenée.
Elmire, madame la comtesse du Barry.

INTRODUCTION.

Ce n'eſt pas s'éloigner de notre but, que de tracer les portraits de ces êtres intéreſſans, qui ont tant d'influence ſur les hommes. Nos mœurs ſont telles qu'il faut mêler l'étude des Femmes à celles des Adminiſtrateurs du genre-humain. L'exiſtence accordée aux Femmes dans différens pays, eſt un contraſte bien frappant, ſi l'on ſe tranſporte non-ſeulement dans l'Aſie, mais même dans le nord de l'Europe. Là, les femmes étrangères à toute eſpece de négociations, recherchent cependant toute eſpece de connoiſſances, excepté celles qui avoiſinent de la politique. Ici, ſe

trouve le beſoin irréſiſtible de gouverner, d'intriguer, d'accréditer les opinions, de maintenir les Miniſtres dans leur place, ou de les en faire deſcendre, & pour un *Agnès Sorel*, qui bornoit ſa conquête au cœur de ſon amant, il y a dix *Maintenon*, dix *Pompadour*, & mille *Monteſpan*.

Ce ne ſont pas ſeulement les caractères ambitieux des femmes de la Cour qu'il faut ſaiſir, c'eſt l'enſemble des vertus & des vices de ce ſexe impérieux. Parcourons toutes les claſſes de la ſociété, puiſque toutes nous ont fourni des femmes devenues maîtreſſes de nos deſtinées. Les Temples de la volupté, le Théâtre, la Robe, la Ville, la Cour, les Etrangers, rien ne doit

être exclu. Quelle vaſte carriere s'ouvre à nos yeux ! nous voudrions la parcourir ſans déplaire, & conſerver à la vérité ſes droits impreſcriptibles. Je tranſcrirai fidellement la converſation d'une femme ; le Lecteur en conclura ſi cet Ouvrage eſt néceſſaire ou vain.

Il y a quinze jours que me trouvant ſeul avec cette Dame, la converſation tomba ſur les affaires du tems. Chacun ſe permit de prophétiſer ; elle me fit le tableau de l'avenir dont je ſaiſis les traits principaux, & que je rendrai aſſez fidellement.

Vous vous imaginez, dit-elle, avoir merveilleuſement ſervi la cauſe de la raiſon, & vous être affranchi de la frivolité prétendue, en éloignant les Femmes de vos

Sociétés, en établiſſant les Clubs, en copiant les mœurs Angloiſes. Les Femmes de leur côté ſe ſont coalitionnées, & ſans former de ces aſſemblées tumultueuſes, elles ont fait les obſervations que je vais vous lire. » L'Aſſemblée Natio-
» nale, trop nombreuſe, fait trop
» de diſcours & trop de Loix.....
A ces mots je me levai, ne pouvant décemment l'interrompre.
» — Où allez-vous ? » — Je ne puis écouter la cenſure d'un Corps que je révère, & que je crois le ſalut de la République. » — Mais ſi
» cette Aſſemblée de Dieux ſe
» trompe. — C'eſt ce que perſonne ne peut prouver, & ce qu'il faudroit peut-être taire, ſi on pouvoit le conjecturer. » — Je paſſe

» l'article de l'Aſſemblée Natio-
» nale.

» La Municipalité de Paris, com-
» poſée avec trop de précipitation,
» cache mal ſon penchant au deſ-
» potiſme...... — Il m'eſt encore impoſſible d'aſſiſter à la ſatyre de Citoyens qui, abandonnant leurs affaires domeſtiques, ſe dévouent gratuitement au ſervice public, & juſqu'ici n'ont que le tort de n'être pas parfaits. » Savez-vous
» que cela s'appelle du fanatiſme.
» Comment il faut tout louer, tout
» approuver.»-- Non, mais être juſte & indulgent : il y a ſix mois que l'on jette des ſoupçons ſur des Administrateurs, & pas un fait n'a ſervi de prétexte à un homme raiſonnable, de retirer ſa confiance.

— J'eſpere au moins que vous m'abandonnerez les objets ſuivans.

» Les Diſtricts, toujours ora- » geux, ſouvent en contradiction, » dont on attend quelque bien, mais » jamais la paix, » & les Diſtricts auſſi. Eh! quoi des Citoyens n'auront pas le droit d'aſſurer leurs foyers. On les trouvera ſéditieux parce qu'ils veilleront à une liberté naiſſante, & à tout ce que machinent contr'eux les reſtes déſeſpérés de l'ariſtocratie. Ainſi continua-t-elle, vous vous croyez Juges ſuprêmes de vos penſées, comme vous vous êtes conſtitués maîtres deſpotiques de nos perſonnes, de nos biens, de nos démarches. De qui reçûtes-vous ce droit inique? A l'utilité non-conteſtée dont nous ſommes

à la ſociété, joignez les ſottiſes que nous ne faiſons pas. Eſt-ce nous qui, après avoir juré de reſpecter les traités, manquons à nos paroles comme Joſeph, & faiſons ainſi couler le ſang des Peuples qui n'ont que le choix d'être égorgés, ou d'être eſclaves? Eſt-ce nous qui avons accumulé cet amas de dettes effrayant, & creuſé ce *déficit* immenſe, (peut-être encore mal connu;) qui avons réduit les Finances à cet état de déſolation, qui ſurpaſſe les remedes humains? Eſt-ce nous qui rempliſſons les priſons, les cachots; qui couvrons la terre de nos crimes? Sur quinze cens prévenus de celui de lèze-Nation, on compte une Femme dont l'innocence ſera peut-être re-

connue. Direz-vous que notre foiblesse est le grand principe de notre inculpabilité ? Est-ce donc qu'il faut être fort pour troubler les loix de la société ?

A cette prééminence due à nos qualités morales, joignez des talens qui, lorsque vous les avez employés, ont surpassé vos espérances. Comptez-vous beaucoup de Rois qu'on puisse placer à côté d'Elisabeth, d'Anne, de Marie-Thérèse, de Catherine II.; quel est celui de vos Historiens que vous préférez à Mad. *Macaulay?*

S'il s'agit de mœurs, comment supporterez-vous la comparaison ? Sans cette foiblesse que vous provoquez par vos séductions, ou que vous achetez avec des biens usur-

pés, que reprocheriez-vous de capital à la plupart des Femmes ? On a métamorphosé en déshonneur ce qui n'eſt peut-être qu'un amuſement ridicule, mais innocent : & ce défaut même peut-il être comparé à ce que les hommes appellent de bonnes fortunes, & à ce commerce habituel de fourberie & de menſonges ?

J'abrege, mais je tais les exemples dont cette Dame appuya ſa Logique. Sans me perſuader elle me donna matière à penſer. Je conclus que les Femmes étoient plus que la moitié du genre-humain, & qu'il falloit s'appliquer à connoître leur influence.

On nous a reproché, avec beaucoup de politeſſe, que nos portraits

n'étoient pas toujours reſſemblans ; cela peut être : nous n'avons pas tous nos originaux ſous les yeux. Quelques-uns ſe montrent ſi différens de ce qu'ils ſont, qu'ils peuvent être fideles, & ne pas être tels qu'ils paroiſſent dans le monde. La raiſon la plus évidente eſt que nos portraits n'étant qu'un prétexte pour établir nos principes de morale, il nous arrive ſouvent de laiſſer repoſer la figure, pour nous jetter dans les acceſſoires. Nous examinons la ſociété entière, & l'intérêt général détourne de l'individu préſenté dans notre Galerie.

Le ſecond Volume a été jugé moins intéreſſant. Nous y avons donné le même ſoin ; mais les hommes expoſés à la curioſité publique,

ayant moins de renommée, n'ont pas autant prêté au Peintre, & ont occupé le Lecteur avec moins de vivacité. Nous avons lu cependant que les nuances étoient plus fines, & les caractères plus approfondis. Cette critique, juste sans doute, nous a décidé à redoubler de soin. Peut-être le Lecteur daignera-t-il s'en appercevoir.

Dans l'agitation générale, comment écrire ? on est toujours entre une crainte ou un remords. Les révolutions qui nous promettent un avenir brillant, donnent des momens pleins d'amertume. On se bat les flancs pour croire à la félicité future. Est-ce le moment d'écrire ? jamais, dira-t-on, il n'y eut un pareil abus de ce prétendu pré-

ſent du Ciel. Mais auſſi quelles productions! ſi le tems propice n'emportoit pas dans ſa courſe juſqu'au ſouvenir de ces triſtes pamphlets, que deviendrions-nous? Je ne cite perſonne; ni ces projets oiſeux ou pillés dans les Economiſtes, ni ces motions deſtructives qui ſemblent n'avoir d'autre but qu'une ſubverſion totale; ni ces critiques ameres & plates, qui cherchent à déſoler des Citoyens plus bienfaiſans qu'éclairés; ni ces feuilles qui ſe répetent ſans ſe piller, ou ſe pillent ſans en devenir meilleures; ni ces tragédies funèbres où le fanatiſme hurle en mauvais vers d'emphatiques folies; ni ces diatribes ordurieres, qui inſulteroient depuis les Têtes auguſtes, juſqu'aux Préſidens des

des Diſtricts, ſi elles pouvoient atteindre à l'objet de leur haine ; ni ces groſſieres biographies où il y a moins de talent encore que de vérité ; ni ces plans de Municipalités, plagiats mal-appliqués de ce qui ſe fait chez l'Anglois & dans l'Amérique.

Je ne cite pas non plus ces honnêtes Bourgeois qui font une brochure pour prouver que deux & deux font quatre ; tel eſt le bon M.... ni ces gazettes démocratiques, qui vont traduiſant, pillant & ne travaillant jamais ; tel eſt le patriote M.... : ni ces projets de Finance, qui portent cinq cens millions au Tréſor-Royal, que perſonne ne ſonge à réaliſer ; ni cette foule inombrable d'écrits de tout genre, que cha-

cun ſe preſſe de porter ſur l'Autel de la Patrie dont elle ne tire pas plus de profit que les ſacrificateurs n'en retirent de gloire.

Encore une fois, je n'accuſe perſonne, quoique j'aie ſous les yeux bien des coupables que je pourrois dénoncer à la raiſon, au bon-goût, à l'utilité publique. Loin de moi les dénonciations; les Comités des Recherches n'auroient peut-être jamais dû exiſter, à plus forte raiſon ne falloit-il pas tenter la baſſeſſe par des récompenſes. Le zèle exagere tout, heureuſement que ſix mois après, tout rentre ſous les loix d'une ſage modération.

STATIRA.

Statira n'eſt ni de ſon ſiecle ni du pays qu'elle habite. Elle a toute ſa vie étudié pour ne rien produire ; elle donne ſans bienfaiſance, ſans utilité, & ne fait que des ingrats, parce que ceux qu'elle a obligés, s'apperçoivent qu'ils ſont moins les objets de ſa bonté, que les inſtrumens de ſon orgueil.

Cette femme rappelle pluſieurs des traits attribués a la fabuleuſe Junon. Elle voudroit voir le monde à ſes pieds, & lorſqu'il y ſeroit, elle en jouiroit avec indifférence, comme née pour un pareil deſtin.

Statira n'eſt ni ſans mérite, ni ſans eſprit, ni ſans vertus; c'eſt une de ces femmes qui rira au dernier jour, mais perſonne ne s'enthouſiaſme pour elle; on la loue ſous condition; ſon élévation choque, & ſon opinion, dans les af-

faires, paroît auſſi déplacée que ſa perſonne, ſans maintien, l'eſt dans un cercle.

Mélange de pédanterie, de raiſon; de vertu & d'inhumanité, d'attachement & de vengeance, de ſerviabilité & de hauteur; cette Dame n'a jamais eu un véritable ami. Sa place lui a valu des adorations. On lui a imputé les duretés de ſon mari, ſans lui faire partager l'inſpiration de quelques bonnes idées. Dans leur choix difficile à faire, on préferoit l'orgueil & la dureté du ſatrape, à l'intrigue, à la ſéchereſſe inſultante de ſa compagne.

Elle a de ce bons ſens auquel l'ambition imperieuſe défend toute démarche incertaine. Sa ſanté eſt le prétexte général de toutes ces affections, ſe fortifie lorſqu'il faut agir, & diſparoît quand les circonſtances commandent le repos. La diſgrace la dérange; le ſuccès la rétablit.

Que vous a fait Statira, pour la traiter

avec cette rigueur? rien. Mais auſſi ne veux-je pas ſacrifier mon ouvrage à l'amour-propre bleſſé de Statira. Quel eſt le mérite d'une pareille galerie? La vérité; c'eſt le ſeul. Si on la diſſimule, que reſtera-t-il? des phraſes, des antitheſes, quelques idées heureuſes. Mais ſi l'ouvrage, au contraire, porte l'empreinte du vrai, un jour il aura quelque influence ſur le dégré de confiance donné à l'hiſtoire. La clef du caractere des hommes nous explique tout. Ce qui nous paroît contradictoire, incroyable même dans tel recit, n'eſt tel à nos yeux, que parce que nous ne connoiſſons pas les perſonnages, auteurs de ces faits qui réſiſtent ſi opiniâtrement à notre croyance.

C'eſt un ſage emploi de ſon tems, que d'examiner l'influence que peut avoir eu Statira ſur les affaires de France. Une femme, dira-t-on! quelle action peut-elle avoir ſur la choſe publique? Mais ſi cette femme a été l'ame du pre-

mier agent, de celui dont les écrits ont préparé la révolution, n'eſt-il pas eſſentiel de connoître à fonds cette ame ; reſſort caché des opérations dont il faut aujourd'hui s'attriſter ou ſe réjouir? Si cette femme avoit été une de ces ames ambitieuſes, incapables d'embraſſer les intérêts d'un état, mais cependant aſſez forte pour les enviſager partie par partie; ſi cette femme n'aſpiroit qu'aux grands changemens pour que le ſuccès couvrît l'auteur de gloire ; ſi cette idée ne lui laiſſoit jamais le temps de calculer l'intérêt général, ou qu'elle le tînt pour nul, pourvu que l'idole de ſa penſée attachât à ſon nom la renommée d'un génie, & ſi la jouiſſance de cette réputation contemporaine l'aveugloit au point de ne pas voir que la gloire ne provient que des ſervices rendus à cette Patrie, dont l'éclat ſe réfléchit ſur ceux qui la font proſpérer, elle mérite un long examen.

Statira n'a jamais meſuré la hauteur

du poſte où la roue de fortune l'a élevée. Louée avec excès par des amis éloquens, elle a cru faire beaucoup en admettant que peut-être ils exagéroient dans les détails ; mais que le fonds reſtoit dans ſon entier. Si elle s'étoit rendu juſtice, elle auroit vu que l'amitié inſpire avec délicateſſe ; mais ne conſeille pas avec deſpotiſme. Elle auroit mis au rang de ſes devoirs, celui de laiſſer à un Miniſtre ſa penſée toute entiere, ſans ſe faire ſoupçonner l'auteur d'une partie de ſes ouvrages reçus avec empreſſement.

Statira n'a jamais paru jalouſe de ſa fille, parce que ce travers a été trop ſouvent & trop ſévérement repris ; mais elle a montré une éloquence vigoureuſe contre l'eſprit précoce & la raiſon tardive ; elle a ſoutenu que la préſomption, affichée dans une femme, étoit ce qu'eſt l'audace dans un homme. Elle a confondu l'étourderie & la vivacité, la franchiſe & l'imprudence. Par un art

vraiment féminin, il ſe trouvoit que dans ſa bouche, ſon éloge devenoit la ſatyre de ſa fille, de même qu'un avis maternel ſe terminoit toujours par devenir l'apologie de la mere.

Deux genres d'agrémens décident le ſort d'une femme; la gaieté indulgente & la douceur qui ne tient pas de la foibleſſe. La premiere concilie preſque tous les ſuffrages, car on veut être tout à la fois amuſé & pardonné; l'autre eſt la perfection du caractere, puiſque de ce mélange heureux naît l'amitié ou du moins le ſentiment qui y conduit.

La bienfaiſance qui s'exerce en ſécret & dérobe ſes œuvres à ceux même qui en jouiſſent, n'eſt point à l'uſage de la grande ame de *Statira*; il lui faut une bienfaiſance d'éclat qui ſe répande ſur des milliers d'individus, & fourniſſe à la renommée de quoi occuper ſes cent bouches à la fois.

Le moment approche où la France verra l'apothéoſe de Narſés, ou le dé-

veloppement d'une terrible vérité; & si l'on donne la preuve de cette vérité soupçonnée par le petit nombre, c'est à ce moment de gloire où d'humiliation que nous attendons *Statira*.

Statira, vous touchez à une grande époque; c'est celle du courage. Le prestige a disparu, le public revient d'une longue erreur. Dans un moment aussi critique, pas un plan, pas une idée neuve, pas une ressource complette; rien qui rassure, rien qui promette un avenir plus heureux; des expédiens incertains, des secours momentanés, des vues courtes. Ce n'est plus un parti envieux qui tâche d'accréditer ces calomnieuses suppositions; c'est la multitude qui se détrompe. Quel parti prendre au milieu des murmures désolans? Une retraite prudente, l'aveu courageux, qu'il est des travaux au-dessus d'un seul homme; déposer l'orgueil que rien ne justifie aujourd'hui, & faire un livre, *de l'in-*

ſluence de l'opinion publique ſur les affaires d'adminiſtration.

Voilà ce que conſeille la ſageſſe ; mais l'eſpoir de ramener les eſprits, preſcrit une autre marche : & ſi l'on eſt enfin condamné à fuir pour jamais le théâtre de la gloire, on ſe conſole en racontant à ceux qu'on feint de prendre pour amis, les envieuſes menées de ceux qu'on affiche ſes ennemis.



MARTHÉSIE.

UN eſprit nerveux, brillant, profond, cultivé, deviendra peut-être un don inutile & vraiſemblablement funeſte. Voilà le premier fruit d'une éducation négligée où plutôt mal dirigée.

Martheſie, née ſans grace, ſans beauté, ſans nobleſſe, n'a ſuppléé à rien par le travail ſur elle-même. Son maintien eſt ſans dignité, ſon ton ſans recherche, ſa gaieté ſans nuance, ſon extérieur ſans agrément, ſa converſation eſt tranchante, ſa parure négligée, ſes penchans extraordinaires; mais un eſprit original fait pardonner cet amas de ridicules qui ſe la partagent tour-à-tour.

Elle ne ſait pas bien ce que c'eſt que le bon ſens. Delà jamais de meſure, ſollicitant à tort & à travers, jugeant au lieu d'écouter, épouſant à chaque

occaſion des vengeances étrangeres, ſe brouillant à tout propos, ne ſe racommodant jamais, toujours prête à ſacrifier ce qu'elle poſſede à ce qu'elle eſpere.

Tout eſt pour elle au-delà de la marche ordinaire; née de parens faits pour être obſcurs, elle a paſſé dans le faſte des cours; elle s'eſt vue appellée à une grande fortune, à hériter d'une grande réputation, à ſupporter une grande diſgrace. A cette marche brillante de la fortune, la nature l'avoit préparée, en lui donnant une ame de feu, une grande élévation d'idées, un talent peu commun. Il faut donc qu'elle fourniſſe une carriere neuve.

N'eſt-ce pas l'avoir commencée que d'avoir achevé ſeule & même ſans conſeils, un ouvrage qui juſqu'ici a été l'écueil de ſon ſexe. Les prôneurs trouvent un chef-d'œuvre où les hommes de goût n'apperçoivent que deux belles ſcenes, un moment heureux & une ſuite

de beaux vers. Mais ces hommes pensent aussi que deux belle scenes sont peut-être *le nec plus ultra* de vingt-ans (1).

Une autre production, plus connue ; donne les plus *heureux augures*, *parce qu'elle est pleine de défauts*, parce qu'il est un âge où il faut avoir des défauts. Dans ce charmant Ouvrage cité, rien n'est lié, rien n'est exactement vrai ; pas un tableau n'est fini, mais presque toujours les nuances les plus fines sont adroitement saisies ; les expressions partent du fond d'une ame à qui la sagacité épargne la peine d'approfondir, qui devine ce qu'elle ne peut pas voir, ou voit toujours au-delà de ce qu'on lui montre.

Marthesie seroit inexcusable, si elle avoit de l'ambition en politique ou la fureur du bel esprit. Elle a dû voir depuis son enfance combien l'une tour-

(1) Jeanne Gray, Tragédie.

mente & combien l'autre eſt ridicule. Encore quelques années! elle verra auſſi combien une *lecture* ſuppoſe de prétention. Aſſembler une trentaine d'Auditeurs pour ſe faire admirer, eſt révoltant; les inviter à entendre, c'eſt inviter à louer.

Ah! ſi un ami de *Martheſie* alloit la trouver dans ſon boudoir & lui tenoit à peu près ce langage : » il eſt un » charme qu'on nomme la pudeur. Ce » n'eſt point une qualité, mais le luſ» tre de toutes les qualités ; elle inſ» pire la confiance, & commande l'eſ» time ; elle allume le deſir, & fait » pardonner aux foibleſſes; elle exalte » l'imagination, & donne une jouiſ» ſance, même, lorſque les ſens en » perdent volontiers le ſouvenir. Son » charme ſe répand dans le maintien, » dans les regards, dans le ſourire. La » démarche, les geſtes, l'attitude l'an» noncent. Il donne la plus heureuſe » prévention, & occaſionne une ſi

» douce erreur, qu'elle ſeule commence
» toutes les vraies paſſions «.

Cet ami devroit ajouter encore :
» les ris immodérés, l'élévation de la
» voix, le regard dur ou audacieux,
» le ton tranchant, les apoſtrophes
» inconſidérées, la familiarité avec un
» ſexe différent, l'air de n'ignorer rien,
» avec l'air de ne prendre garde à
» rien, tout cela & mille autres pe-
» tites choſes trop minutieuſes pour
» être relevées, & trop importantes pour
» n'être pas corrigées chez ceux qu'on
» aime, affligent véritablement la pudeur.
» Elle s'éloigne à regret, mais elle s'é-
» loigne des perſonnes chez qui ſe ren-
» contrent ces taches, & les abandonne
» aux projets de ceux qui ſe font un jeu
» de ſéduire, toujours également prêts
» aux ſermens & aux parjures ».

Je n'ai connu que deux hommes faits pour moi, s'écrioit *Martheſie*, mon pere & *mon ami.* Ce ſont les deux occaſions où il eſt permis d'exagérer &

même de se grossir tout à fait les objets. Cet état habituel d'enthousiasme empêche de juger sainement.

Les trésors de l'imagination, les affections d'une ame bouillante sont toujours aux dépens de cette raison qu'on tourne en ridicule, qu'on abjure même comme un présent vulgaire, & à laquelle on est forcé de revenir, parce qu'elle est le guide qu'on ne perd jamais de vue qu'à son dam. Cette dissipation habituelle empêche de réaliser les dons de la Nature.

Il faut que l'ame quelquefois
Au sein du tumulte ennivrée,
Revienne dans le fond des bois
Trouver la raison égarée.
Malheureux qui craint de rentrer
Dans la retraite de son ame,
Le cœur qui cherche à s'ignorer,
Redoute un censeur qui le blâme.
Peut-on la fuir & l'estimer !
On n'évite point ce qu'on aime :
Qui n'ose vivre avec soi-même,
A perdu le droit de s'aimer.

On ne la croiroit pas, rien n'est plus

plus vrai ; cependant *Marthesie* a quelque chose de commun avec les Vestales. C'est son génie ; comme leur feu, il ne s'éteint jamais. Rarement elle parle pour dire ces riens de convention qui épuisent l'attention ; plus rarement encore écrit-elle sans idées ; j'ai vu souvent de ses lettres sans style, sans soins ; jamais je n'en ai vu sans esprit, sans une de ces pensées qui se retiennent.

Marthesie a un plan, il perce ; elle veut aller au-delà de son sexe. Elle consent qu'il y ait d'autres femmes d'esprit, mais elle leur laisse les fleurs & court aux lauriers.

Elle ne les cueillera pas ; à moins qu'un homme d'un goût sévere ne lui révele le secret des vrais succès. Qu'elle consulte M. Cérutti, & il lui dira que le grand art consiste à réduire tout le sujet, quelque compliqué qu'il puisse être, à un petit nombre de pensées

directes, précises, essentielles qui naissent de son fonds & qui s'y arrêtent; à écarter celles qui seroient ou trop composées ou trop étendues; à subordonner la foule des vérités secondaires à deux ou trois vérités primitives qui les dominent sans résistance & les embrassent sans restriction ; à soutenir, à élever un principe par son énergie intrinseque & sans aucun appui extérieur; à allumer, à exalter une passion dans son propre foyer, & sans le secours d'aucune flamme étrangere; à peindre, à animer un objet de ses traits uniques, & sans le mélange d'aucun trait emprunté; à n'employer pour la composition de l'ouvrage qu'un même élément, si je peux parler ainsi; pour sa forme, qu'une même couleur; pour son jeu, qu'un même ressort; à rendre le début modeste, la marche unie, l'ensemble bien dégagé, les divisions bien naturelles, les incidences bien nécess-

ſaires ; tellement que dans les uns & dans les autres on ne voit jamais que le même ſujet préſenté ſous une face nouvelle, & porté à un nouveau degré de développement.



DESDEMONA.

DESDEMONA peut ſervir de modele, & n'en a pas eu. C'eſt une femme du bon temps, une de ces femmes qu'on n'uſe jamais, qui a pluſieurs ſortes d'eſprit, celui de cauſer, devenu ſi rare; celui d'obſerver les événemens, du choc deſquels la vraie ſageſſe tire des regles de conduite; celui de n'exiger des individus que ce qu'ils peuvent fournir à la ſociété. Alors l'un y porte la bruſque franchiſe qu'on tolere; l'autre, l'aménité qui plaît davantage, ſi elle ne tombe pas dans la fadeur; un troiſieme, le ſel de l'épigramme qui éveille tous les eſprits; celui-ci, la diſpute, ſans laquelle la converſation devient une paſtorale ou une ſuite de lieux communs.

Heureuſe ſi elle ne s'étoit pas mépriſe aux affections de l'ame, ſi elle n'avoit pas pris l'entêtement pour la

fermeté, la hauteur pour la nobleſſe, l'enthouſiaſme pour la chaleur, l'aveuglement pour la fidélité. Au reſte, elle a ces défauts communs avec preſque tous les hommes, dont l'imparfaite organiſation n'atteint jamais le but placé trop haut par quelques moraliſtes privilégiés ſans doute.

Les mémoires de *Deſdemona* ſeroient inſtructifs & piquans. Outre ce qu'elle a vu par ſes yeux, ſa diſcrétion lui a valu la confiance de beaucoup de gens en place dont elle avoit l'amitié avant leur élévation, & dont elle a eu le ſecret pendant leur miniſtere.

Il n'y a peut-être pas d'être plus précieux à un homme d'Etat qu'une femme ſûre, dont le conſeil n'eſt pas indifférent, dont l'ame eſt déſintéreſſée, dont la prudence eſt à l'épreuve, dont le mérite eſt aſſez avéré pour être au-deſſus de ces petites foibleſſes de l'amour-propre, qui a beſoin de révéler les ſoins des gens en crédit pour s'en établir un.

Desdemona a fait jouir plus d'un Miniſtre de cette douceur, & ce n'eſt point à des appas ſéduiſans, à des complaiſances répétées qu'elle a dû ces hommages; elle s'eſt paſſée de beauté, on l'a ſupplée par les graces, & ſur-tout par un eſprit extrêmement varié; eſprit qui eſt le centre de pluſieurs ſujets divers; s'élançant du même point, il parcourt des routes oppoſées, & procure à tout ce qui l'environne des jouiſſances diverſes & des ſenſations contraires.

On a dit (le Comte d'Oxenſthiern je crois), que quoique la fortune fût ſans pudeur, elle rougiſſoit cependant à la vue du mérite. L'application faite à *Deſdemona* ſeroit très-juſte. Cette fille du ſort s'eſt acquittée en lui donnant Soſthènes, eſtimable pour tout le monde, & aimable pour ceux qui le connoiſſent. Il n'y a point d'âge pour les femmes qui ſont des charmes du caractere, le premier inſtrument du bonheur; ce qu'on appelle les plaiſirs, conſiſte dans l'inti-

mité de la converſation, dans la liberté de penſer, dans les ſpectacles choiſis, dans l'influence que notre opinion a ſur ce qui nous entoure, dans les douceurs momentannées de la vie rurale, &c. &c. On ne renonce à aucune de ces jouiſſances dans l'âge de la raiſon, & dès qu'on ſait ſe renfermer dans des goûts analogues à ſes forces phyſiques, à ſa ſituation, à ſa fortune, l'âge mûr n'a rien de déſolant, & l'expérience vaut une confiance & des égards qui ſurpaſſent aux yeux de bien des femmes les ſoins & les hommages.

Deſdemona a eu pour ami un ſage voluptueux, un épicurien raiſonnable, qui lui enſeigna le prix & l'emploi du temps, la valeur & l'uſage de l'eſprit, les agrémens & les dangers de la figure, le charme & l'empire de la ſenſibilité. Il lui donna des idées nettes de ce que les hommes appellent le bonheur, la réputation, la vertu, &c. mots qui reviennent ſans ceſſe dans la converſation,

mais auquel tout homme donne un sens différent dans son dictionnaire particulier. Il lui enseigna que la chose la plus difficile à acquérir étoit l'estime de soi-même; que le plaisir, pour être tel, devoit être circonscrit dans certaines bornes; que la fortune étoit un présent funeste, s'il falloit craindre sans cesse de la perdre, ou travailler à l'augmenter pour la maintenir au même point; qu'il ne falloit vivre avec les Princes que lorsqu'on les avoit amenés à ne regarder leur état que comme un jeu de l'amour & du hasard; que quand les hommes, par une supposition absurde, auroient exilé la vertu de la terre, il faudroit la rappeller pour son propre intérêt. Enfin, cet ami rare lui prouva que la gaieté venoit immédiatement après la vertu & avant toutes les jouissances qui ne tenoient pas au cœur; que les passions étoient ces grands ressorts avec quoi la nature gouvernoit son ouvrage; que l'amour étoit le premier des

biens, toutes les fois qu'il n'étoit pas le plus grand des ridicules; que l'amitié étoit plutôt destinée à consoler de son absence qu'à le remplacer. Un homme qui a régné dans une ame pour y graver de semblables principes, a, s'il est permis de s'exprimer ainsi, divinisé ce sentiment.

Desdemona eut un ami d'un autre genre. Le rôle brillant qu'il a joué dans l'Europe, & son temps qu'il avoit vendu aux Rois, ne lui permirent pas de se livrer entiérement au charme d'une société qu'il apprécioit. Cet homme donnoit à la raison tous les dehors de la frivolité, & croyoit pouvoir conduire les destins d'un Empire sans renoncer aux nombreuses jouissances dont il s'étoit fait un besoin, telles que les femmes à qui il pardonnoit tout, pourvu qu'elles fussent franches; les gens d'esprit qu'il distinguoit, pourvu qu'ils ne fussent pas philosophes; les beaux arts qu'il chérissoit, pourvu qu'ils ne reposassent

pas entiérement ſur les caprices de la mode. *Deſdemona* qui voyoit plus qu'un homme dans celui que nous eſquiſſons, ſuppoſoit que le reſte du monde avoit pour lui les mêmes yeux, & lui donna des conſeils dignes de lui ſans doute, mais non meſurés au moment & aux perſonnes qui les rendoient néceſſaires. Une trop grande opinion l'égara; ne revenons pas ſur ce moment. L'événement ſans doute a condamné *Deſdemona*, mais l'événement a ſouvent trompé. L'exil lui enleva d'abord cet homme, mais elle dit comme Aménaïde :

> C'eſt le ſort d'un Héros d'être perſécuté,
> C'eſt le mien, je le ſens, de l'aimer davantage.

Elle brava la diſgrace des Rois, & courut au poſte de l'amitié.

Ce ſentiment inépuiſable trouva en lui de quoi répondre aux hommages que lui offroit Narſes. Ce n'étoit plus les douceurs d'un commerce toujours varié, les graces d'un eſprit toujours

fécond, cet enfemble féduifant de raifon & de folie; c'étoit la probité auftere, le bon fens fans parure, le mérite fans ornement. *Defdemona* fe fit illufion fur l'infuffifance de cette trifte reffource, & pardonna en faveur de quelque trait de caractere. Une fois décidée, les perfécutions, les pamphlets, les difgraces, les torts que fe donne lui-même l'orgueil irrafcible, l'ennemi inféparable de la pédanterie, ou les écarts de l'étourderie, rien ne changea fon plan, & *Defdemona* finit par aimer des qualités auxquelles elle n'accorda fi long-temps que de l'eftime.

Il n'eft pas difficile, ou plutôt il n'eft pas néceffaire de louer une femme qui croit ne pouvoir partager fon exiftence fociale qu'avec de pareils êtres.

Un autre homme, fait pour être placé avec les premiers, s'étoit dès long-temps emparé de fon eftime; mais il étoit trop froid, trop analytique, trop égoïfte fur-

tout pour chercher à plaire, & le peu de ſenſibilité dont ſon ame étoit ſuſcep-tible, s'évaporoit dans ſes poéſies, dans ſes amours & dans les ſoins qu'il pre-noit pour former un enfant aimable, la fille de *Deſdemona.*

Si *Deſdemona* eût ſuivi ſon penchant elle auroit été cauſtique, elle eût même peut-être donné trop de prix au jeux bril-lans de la littérature; mais un fond de hauteur naturel lui perſuada que lorſ-qu'on avoit les pieds ſur la terre, il falloit au moins avoir la tête dans les cieux.

On me reprochera peut-être d'avoir gliſſé légérement ſur quelques inégalités d'humeur; j'irai plus loin; j'aurois pu placer cinq petits défauts à la file les uns des autres. Alors il eût fallu tout dire. La malignité n'y gagnoit rien; car, pour être équitable, j'aurois dû m'étendre ſur un plus grand nombre de qualités, & ſur-tout déſeſpérer l'envie, en pei-

gnant une ame noble, généreuſe; une femme toujours prête à eſſuyer les larmes du chagrin, à diminuer les privations de la miſere, & à rendre le courage aux hommes juſtement laſſés des perſécutions, ou des oublis éternels des miniſtres du ſort.



SAPHO.

SAPHO feroit aimer l'indifférence, tant elle imite bien fon attitude, fes regards, fon langage. Son ame n'a jamais l'air de fe troubler, & cependant elle aime avec acharnement, elle hait avec fureur, elle fe venge avec cruauté, elle intrigue avec perfévérance.

Sapho a de l'adreffe dans tout ce qu'elle fait. Sa parure eft affez le fymbole de fa tournure d'efprit, elle n'emploie dans fa toilette rien que de fimple, & ne dit jamais rien à prétention. Parle-t-on de Littérature ? un tact affez naturel reffemble au goût le plus épuré. Parle-t-on de Gouvernement ? elle répete à propos ce que fes maîtres ont avancé, s'approprie avec art ce qu'elle a lu ou entendu difcuter. Parle-t-on de Morale ? elle met les obfervations rapprochées des Politiques du jour, en oppofition à ce que le monde préfente, & cette févérité mi-

tigée par quelques réfléxions bannales ſur la foibleſſe du cœur humain, lui donne aux yeux des ſots le double mérite de la rigueur pour elle-même, & de l'indulgence pour les autres.

Ce qu'elle entend le mieux eſt l'art de tout compenſer. Son extrême tendreſſe pour ſon fils fait pardonner ſon indifférence pour une grande fille, fraîche comme la roſe. Ses foibleſſes pour un vieux amant paroiſſent pardonnables à quiconque voit ſes ſoins pour un Prélat ſenſé & généreux; ſes humeurs fréquentes paſſent, lorſqu'on examine qu'elle n'exige rien de la ſociété. Les femmes ſenſibles lui pardonnent des accès de pruderie, en voyant ſes liaiſons avec Iphiſe, (malheureuſe dans le choix de ſes lectures) & les prudes ne lui ſavent pas mauvais gré de ſes careſſes avec une femme artiſte, quand elles ſont témoins de la complaiſance avec laquelle *Sapho* s'ennuie avec elle.

Sapho vit dans une continuelle admi-

ration d'un mortel qui promet depuis trente ans & qui fera faux-bond à ſes contemporains comme à la poſtérité. Il voudroit bien être profond ; mais dès qu'il raiſonne il parle une langue étrangere. L'eſprit perce, & l'homme d'état ſemble un nain qui s'efforce d'atteindre la taille de ceux qui l'entourent.

Sapho a renoncé aux paſſions orageuſes, & abjuré ce délire de l'ame qui dégénere en folie, quand le délire des ſens s'y joint; mais elle n'a pas renoncé au plaiſir d'avoir des eſclaves, & aux réminiſcences de la volupté : moyens ſûrs de fixer l'éclair de la jeuneſſe, ou du moins de prolonger le printems.

Le monde bruyant la fatigue ſans l'amuſer, tandis que des nuits entieres paſſées dans l'abandon de la confiance l'amuſent ſans la fatiguer ; ſon eſprit s'électriſe à celui des autres ; elle ſuſpend ſon rôle de ſpectatrice paiſible, pour ſe livrer non-ſeulement à la plaiſanterie, mais encore à la gaieté extrême & à la cauſticité

cité ſans bornes, ſous les dehors arrangés de la bonhommie.

Sapho a un frere qu'elle déſavoue; quand on entend la ſœur, il y a beaucoup de mal à dire du frere; quand on entend le frere, il y a peu de bien à dire de la ſœur; tous les deux ne peuvent ſe taire, tous les deux ne perſuadent que leurs partiſans, & ceux de *Sapho* ſe réfroidiſſent étrangement quand on voit l'intérêt profiter d'une des plus grandes étourderies de ce ſiècle.

Peu d'êtres qui n'aient beſoin de déchirer quelques feuillets de leur hiſtoire.

Le côté intéreſſant de *Sapho* eſt lorſque belle d'amour maternel & d'orgueil elle ſourit avec complaiſance au premier fruit de la raiſon naiſſante de ſon fils, dont l'eſprit eſt ſi aimable & ſi avancé qu'on regrette qu'il ſoit obligé de devenir plus nerveux, & de prendre la conſiſtance de l'âge mûr, aux dépens des graces touchantes de la puberté.

Sapho fait ſemblant d'aimer les Grands, parce qu'elle les a épouſés ; elle ſe dédommage en ſecret de cette pénible contrainte ; elle a répété pluſieurs fois que rien n'étoit plus précieux qu'une de ces maladies qui ne cauſent ni inquiétude à ſes amis, ni douleurs à ſoi-même, & fourniſſent un prétexte officieux à la pareſſe.

Sapho ne néglige aucunes des reſſources de la parure. Son art conſiſte à rejetter tout ce qui brille, & à employer avec une adreſſe infinie les ornemens les plus ſimples ; elle a l'air de ne rien ajuſter, & de tout jetter au hazard ; mais quand on l'examine, on voit que rien n'a été oublié. Si ce n'eſt pas une qualité, c'eſt encore moins un défaut. Quand le deſir de plaire ne va pas juſques à la coquetterie, c'eſt une attention pour la ſociété.

Sapho, ſous certains rapports, a des choſes communes avec des héroïnes de nos bons Romans ; ce n'eſt pas une ſenſibilité outrée, c'eſt plutôt une portion des

mœurs angloiſes dans ſon intérieur; c'eſt une de ces femmes auxquelles on donne volontiers ſa confiance, parce que ne fût-t-on pas raſſurée par leur diſcrétion, on l'eſt toujours par leur intérêt. On aime à avoir une raiſon de ſe rapprocher d'une femme aimable, & *Sapho* l'eſt à un très-haut degré. Non-ſeulement l'amabilité ſe concilie avec des défauts, mais je crois même qu'ils en font partie. Les apparences de la perfection donnent trop d'amour-propre, & l'on eſt meilleur quand on a beſoin d'indulgence.

Je ne puis me réſoudre à quitter *Sapho*, & cependant quand j'en dis du bien, ce n'eſt pas la reconnoiſſance qui m'inſpire. Je cede tout bonnement à l'attrait qu'une femme aimable a ſur un homme juſte, & plus porté à louer que cet Ouvrage ne le fera ſuppoſer.

DOMITILLA.

Domitilla voulut prouver que la beauté n'étoit point un don ordinaire entre les mains d'une femme intriguante, & qu'avec son secours on pouvoit asservir le sceptre & le génie. Son grand art fut de persuader que ce présent divin de la Nature pouvoit remplacer tous ceux qu'elle oublie d'y joindre. En effet, *Domitilla* fit avec lui tout ce qu'on fait avec l'esprit, le talent, la conduite févere.

Pour renforcer son empire, elle donna au monde une grande scene de sentiment, & exposa cette beauté même, instrument de tous ses succès, pour acquérir une renommée de sensibilité qui achevât d'assurer ses conquêtes. Mais la beauté étoit dans ses traits, & la sensibilité ne fut jamais dans son cœur. Ses sens mêmes ne se prêtoient pas à l'illusion. Ils sembloient respecter des appas que leurs jeux auroient fatigués.

Elle reçut les hommages des Courtisans pour s'ouvrir la route au Trône, & lorsqu'elle eût acquis la célébrité que donne bien vîte à Paris une beauté extraordinaire, on la vit, comme le Zéphir, raser la surface de la glace, ou, comme Orphée, animer aux sons de sa harpe tout ce qui l'environnoit, ou, à l'instar des Amazones dompter un coursier fougueux, & mêler à ses plaisirs je ne sais quoi de courageux qui flatte les hommes & en impose aux femmes.

Celui de ses talens qu'elle s'empressa le moins de montrer fut l'intrigue; mais l'intrigue, dans le grand genre, ne vise à rien moins qu'à gouverner un Empire, & à s'asseoir auprès de celui qui en tient les rênes. Tout fut mis en œuvre sans profit, & ce fut un spectacle piquant pour les observateurs que de voir la religion & la galanterie concourir également au succès de ses vues ambitieuses.

Des rivales, des Princes, des Cour

tiſans détruiſirent ce plan, & après avoir intéreſſé des demi-Dieux à cette grande opération, il fallut y renoncer, & ſe réfugier dans les bas d'un hymen vulgaire, contre les plaiſanteries que les gens de Cour, ingrats & cauſtiques, n'auroient pas épargné à une Reine détrônée.

Domitilla a bien le talent de l'intrigue au degré qui fait réuſſir ; mais elle l'accompagne de l'aigreur qui la fait échouer. Elle ſaiſit avec art tous les moyens de paroître ſur la ſcene, mais elle ne ſe retire pas toujours avec des applaudiſſemens.

La beauté eſt impérieuſe, & s'accoutume à ordonner ; on peut en effet exiger infiniment de ceux qu'on peut récompenſer. Mais quand la ſource des récompenſes eſt épuiſée, alors il faut compoſér, & deſcendre quelquefois aux ſollicitations. C'eſt un art qu'on ignore ; delà vient que l'automne de la vie fait payer bien cher le printems.

Il en eſt des jolies femmes comme

des Pieces de Théâtre, dont les premiers Actes sont charmans, & les derniers froids, sans dénouement; on oublie les plaisirs qu'ont donné les premieres scènes, & l'on abandonne l'Ouvrage.

D'après cette esquisse légere, on voit que *Domitilla* a pu intéresser quelques personnes, mais qu'elle n'a jamais eu le charme qu'on nomme l'amabilité. Elle distribue mal son estime, biaise sur les louanges & prodigue la médisance. Sa marotte est de gouverner. Voilà d'où naît cet engoument pour ceux qu'elle croit pouvoir employer; mais l'engoument qui s'épuise en protestations est bien loin de l'intérêt qui se manifeste par l'habileté à saisir les moindres moyens d'obliger.

Domitilla s'est malheureusement avisée d'être prude; cela sied fort mal, même à la sagesse; mais cela défigure étrangement la beauté plus que passée. Il y a aussi un autre ridicule adjoint à la pruderie chez *Domitilla*, c'est la hau-

teur : *demandez-moi pourquoi, pourquoi cette manie.*

La France eſt le ſeul Pays où les femmes croyent & ſont fondées à croire que la beauté tient le ſceptre ; qu'elle ne doit rencontrer aucun obſtacle, & qu'elle eſt enfin l'attribut de la ſouveraineté ; mais s'il étoit vrai que la beauté eût cet empire, ce ne ſeroit que parce qu'elle emploieroit avec art tous les autres reſſorts. Il paroît que *Domitilla* les a négligés, & a voulu pouvoir dire, comme Céſar : *veni, vidi, vici.*

N'appliquez pas cependant à tous ces objets cette indifférence ſur les moyens ; quand il a fallu adopter de nouveaux dogmes, prendre un nouveau culte, ſe donner un nouveau mari, *Domitilla* s'eſt montrée avec toute l'énergie d'une femme qui veut emporter le ſuccès, & par un manége plus qu'adroit, elle a mis la fortune de moitié dans ſes ſeconds arrangemens. Dans cette ſcène compliquée, il y avoit une double intrigue ;

qui, comme à la Comédie, devoit d'une ou d'autre façon se terminer par un mariage. Ce premier projet ayant réussi, c'est-à-dire étant descendue au serviteur pour n'avoir pu monter jusqu'au maître; il fallut avoir recours à un nouveau stratagême, & fixer la fortune volage sur une beauté jeune, avec qui on pût tout partager hors les conquêtes; il s'agissoit de placer sur le théâtre des faveurs un être intéressant dont elle avoit façonné l'ame docile, & qu'elle se proposoit de diriger sur la mer orageuse à qui elle la confioit.

Mais les événemens incalculables qui ont dispersé les spéculations les mieux combinées, ont jetté *Domitilla* sur les bords du Tibre, & c'est dans ces belles Campagnes qu'elle regrette le tumulte de Paris.

Peut-être aussi faut-il faire honneur à l'amour de ce voyage précipité; peut-être aussi l'a-t-il ramené à côté de ce Ministre fugitif dont la France expie l'in-

capacité, victime menacée depuis long-tems du courroux populaire, & qui tombera ſous les coups de la réforme eccléſiaſtique, s'il évite ceux de la vengeance.

Domitilla, n'ayant pu ranger la victoire du côté des Patriotes Hollandois, leur procura la France pour aſyle, c'eſt-à-dire qu'elle dirigea ſur eux la prodigalité de ceux qui gouvernoient alors ce Royaume. Ils avoient trompé ſon reſſentiment, armé contre la Statoudereſſe; mais elle fut aſſez équitable pour voir dans le parti qu'elle avoit excité un millieme exemple du danger de prendre en main la cauſe des Rois, *ces illuſtres ingrats.*

Cette femme, qui ſort de la ligne à bien des égards, a rempli ſa carriere de demi-ſuccès. On pourroit les compter pour quelque choſe? mais dans les ames vraiment ambitieuſes, ils irritent le beſoin d'exiſter, & ſont la ſource d'un regret dévorant avec lequel on vit triſtement & on meurt avec chagrin.

CORYLLA.

FAIRE de jolis vers & ne pas courir après la réputation, eſt un phénomene chez les hommes, mais l'eſt plus encore chez les femmes. Quelqu'agréable que ſoit le talent de *Corylla*, ſa proſe eſt cependant préférable. Il faut avoir le talent de Pope ou de Voltaire pour dire en vers ce qu'on diroit en proſe. Quand on a le talent employé dans les lettres de Stéphanie, on peut ſe conſoler de l'indifférence du public pour les petits vers. Ils n'amuſent plus, même les femmes.

Le genre de vie de *Corylla* rend ſa ſociété moins piquante que ne promet l'agrément de ſon caractere. Ce n'eſt pas à cauſer que ſept à huit perſonnes qui ſe connoiſſent à peine, paſſeront la nuit. L'homme de lettre finit ſa journée de bonne heure ; l'homme du monde fuit

les converſations dont l'eſprit fait les frais, & cette petite ſingularité, qui n'ajoute rien au bonheur de la vie, eſt au-deſſous d'une femme qui a des droits à un ſentiment ſupérieur à l'eſtime.

Corylla n'eſt jamais preſſée de briller, de médire, de louer, de déprimer, de décider. Celui de ſes penchans qui ſe manifeſte le plus promptement, eſt cependant le plaiſir de louer. Elle voit avec regret la décadence de la littérature. Quand on a parlé vingt ans ſon langage, il eſt bien dur de l'abandonner pour le jargon économique, & l'on peut regretter le bon temps de la France, où tout alloit mal ſans doute, mais combien de gens n'aiment à vivre qu'avec ceux qui ſe ruinent!

Une diſgrace ſur la ſcène françoiſe lui a fait quitter pour jamais non-ſeulement la carriere du théâtre, mais même le théâtre *national*. Elle s'eſt condamnée à ne plus voir des lieux remplis d'injuſtice, & des acteurs peu ſerviables. Peu d'Au-

teurs entendent raiſon ſur ce point délicat. *Corylla* eſt fondée à ſe plaindre, puiſqu'elle a été jugée ſans être entendue, ſans égard pour ſon ſexe & à ſa réputation; on a proſcrit un ouvrage qui pouvoit ſans doute être imparfait, mais difficilement être ſans mérite.

Si *Corylla* aſſiſte avec regret à la décadence de la littérature, c'eſt qu'elle perd ſon exiſtence. Qui n'en connoît pas le charme en jugera toujours mal. Calculez donc, ame de glace, que tout ce que l'eſprit humain a penſé, projetté, embelli, proſcrit, exiſte pour l'homme de lettres, « il ſe plaît dans les contraſtes
» les plus frappans, qui ſont l'école du
» génie..... Alors dans les vaſtes penſées
» d'une ſublime méditation, le livre
» antique lui tombe des mains; le ſouffle
» inſpirateur ſe répand dans ſon ame;
» ſon cœur s'échauffe, ſon imagination
» s'allume; nos frémiſſemens délicieux
» coulent dans ſes veines; ſur des aîles

» de feu ſon eſprit s'élance; il franchit
» les limites du monde; il plane au
» haut des cieux; là, il contemple, il
» embraſſe la vertu dans ſa perfection,
» il s'emflamme pour elle juſqu'au ra-
» viſſement & à l'extaſe : je vois ſon
» front riant tourné vers le ciel; des
» larmes de joie coulent de ſes yeux;
» l'amour ſacré du genre humain pé-
» netre ſon cœur d'une vive tendreſſe;
» ſon ſang bouillonne; la rapidité de
» ſes eſprits entraîne celle de ſes idées;
» il eſt comme agité d'un Dieu qui le
» preſſe; c'eſt alors qu'il peint avec ſen-
» timent, qu'il lance les foudres d'une
» mâle éloquence, qu'il crée ces chef-
» d'œuvres, l'admiration des ſiecles;
» il donne l'ame, la vie, ou plutôt il
» embraſe tout ce qu'il touche ».

Corylla eſt allé viſiter les lieux qui jadis virent Tibulle, Ovide, Horace & Virgile. Quand on a vécu avec ces illuſtres morts, on croit rapprocher l'époque de leur exiſtence, en parcourant

les lieux qu'ils ont habités. Quand on a paſſé une grande partie de ſa vie dans la retraite paiſible, on fuit les révolutions, & une femme qui ne peut ſervir ſa patrie, eſt-elle blamable d'aller reſpirer loin du trouble & des orages ?

Corylla ſera devancée par-tout, par une réputation dont l'éclat augmente à meſure qu'on s'éloigne de ſa patrie. Le deſir de briller ne gâte pas chez-elle un excellent fonds, ainſi elle apprendra qu'il eſt en France des femmes dont le ſecret eſt d'allier la raiſon & le bel eſprit, la décence & la gaieté, & les qualités eſtimables d'un ſexe fait pour penſer, avec les agrémens d'un ſexe fait pour plaire. Ce n'eſt rien de faire de jolis vers, c'eſt peu de choſe de faire un roman intéreſſant, mais c'eſt beaucoup de répandre une teinte philoſophique dans des vers, & de concentrer les préceptes de la vertu dans une fiction ingénieuſe. Ce double mérite eſt celui de *Corylla.*

Nous n'avions plus de Muſées préſi-

dés par les femmes qui déroboient leur esprit. Un peu plus de sévérité auroit rendu celui de *Corylla* le modelle de beaucoup d'autres, parce que la bonhommie étoit un titre pour y être admis, & que la gaieté franche y recevoit un accueil.



ARSENIE.

ARSENIE.

Arsenie eſt née dans l'opulence, & n'a jamais priſé les richeſſes; dans une famille où l'eſprit étoit peu eſtimé, & c'eſt à lui qu'elle a rendu ſon ſecond hommage; avec une figure plus qu'ordinaire, elle a allumé les paſſions les plus vives.

Arſenie jettée dans les liens du mariage, n'en a connu que les horreurs; la maternité ne lui a preſque valu que des larmes, & ſon cœur ſenſible & avide des vraies jouiſſances, ne les a trouvées que dans l'amour.

L'amour a été pour elle ce qu'il doit être, l'occupation & le bonheur de la vie. Ce ſentiment eſt une foibleſſe quand il ne s'explique que par les ſens, quand il ne flatte que la vanité, quand il ne remplit que les vuides des journées; mais lorſqu'il nous aſſujettit un ſecond être,

quand il eſt la ſource de toute notre exiſtence, alors il eſt pour nous ce que le ſoleil eſt à la terre, ce que la roſée eſt à la végétation, ce que l'électricité eſt à tous les corps.

Arſenie recueillit les reſtes philoſophiques d'un homme eſtimable, dont le journalier valoit mieux que le talent, qui n'étoit froid qu'en poéſie & en amour, agité d'ailleurs de ces paſſions qui s'emparent de la vie. Il aima les grands, dès-lors il fallut épouſer des intérêts divers; il vécut avec les coriphées de la littérature, dès-lors il fallut prendre parti. Il ne dédaigna pas une tracaſſerie, & rougiſſoit de paroître s'en occuper, mais il s'en occupoit.

Arſenie vraie, bonne, généreuſe, ſenſible, commença par aimer avec tendreſſe, & finit par tomber dans l'admiration, ſentiment qu'exigeoit ſon philoſophe ami. Il ne ſe contentoit pas à moins; on l'eſtimoit au-delà de ſa valeur; on le louoit avec profuſion; tout

cela eſt quelque choſe, mais il fallut encore un pas, & c'eſt à ce degré ſublime qu'*Arſénie* ſe monta pour n'en jamais deſcendre. Elle a admiré pendant vingt ans.

Son amant a fait ſon bonheur, ſes amis font ſa gloire. Jamais on ne connut mieux les délicateſſes de ce ſentiment ſi doux; jamais on n'en fit plus aimer les devoirs. Ce n'étoit rien de les remplir; *Arſénie* a montré combien ils étoient agréables & précieux aux ames pures & ſenſibles.

Des nombreuſes qualités de l'eſprit, la ſimplicité eſt celle qui rend la plus heureuſe celle qui la poſſede, & les moins malheureux ceux qui la voient dans les autres. Cette ſimplicité précieuſe eſt le grand trait caratériſtique d'*Arſénie.* Elle plaiſoit par ce qu'on ne pouvoit ſoupçonner ni défaut de culture, ni des bornes trop étroites. La ſimplicité forcée eſt pardonnable, mais la ſimplicité volontaire eſt précieuſe.

Arſenie n'a jamais fait de livres, elle ne s'eſt point expoſée à l'orage des chûtes ou à l'ivreſſe des ſuccès, & cependant la littérature a été ſa conſtante occupation. Entourée de beaux eſprits, d'amateurs, d'artiſtes, elle a dû prendre part à cette foule de productions qui ſe multiplient à Paris plus qu'ailleurs, parce que c'eſt le pays où l'on ébauche, mais où l'on ne finit pas. C'eſt à la campagne qu'*Arſenie* a paſſé ſes plus beaux jours. Il eſt des ames faites pour la vie paiſible, & c'eſt à Sanois plutôt qu'à Cyrey qu'il falloit mettre cette inſcription :

> Peu de plaiſirs, beaucoup d'étude;
> Quelques livres, point d'ennuyeux :
> Un ami dans ma ſolitude,
> Voilà mon ſort, il eſt heureux.

Mais la ſolitude n'eſt pas l'abſence de tous les êtres, c'eſt l'éloignement de ceux qui gênent, pour ſe concentrer dans ceux qui plaiſent, & quand même il faudroit, pour quelques inſtans, ſe paſ-

ſer des humains, peut-on dire qu'on ſeroit ſeul au milieu du riche travail de la végétation; la nature n'a-t-elle pas ſon langage, ſes interprêtes? Lors même qu'au ſein des hivers elle ſuſpend ſa brulante activité, les aquilons, les frimats, les torrens enchaînés ne diſent-ils rien à une ame avide de connoître?

Comme mere, comme épouſe, comme ſœur, *Arſenie* eut ſouvent des larmes à répandre; jamais comme amie & comme amante : ſous ces deux derniers rapports ſon bonheur étoit dans ſes mains; ſous les trois autres il fallut ſe ſoumettre, gémir & ſe taire.

Elle eut la paſſion des voyages ſans preſque jamais la ſatisfaire. Tout plaiſir la flattoit s'il s'accordoit avec la pareſſe, non pas cette apathie deſtructive de toute eſpece de jouiſſances, mais cette inſouciance combinée qui préfere la privation de toutes ſes peines, aux ſoins qui accompagnent tous les projets.

Arſenie fut liée avec un frere diſſipateur, avec un autre voiſin de l'avarice, avec une belle-ſœur plus que ſinguliere. Elle vécut avec des athées, avec des dévôts, avec des prudes, avec des étourdies, & vécut avec tous ſans jamais leur ſacrifier rien de ſon caractere primitif. Tous n'eurent pas également à s'en louer, aucun n'eut à s'en plaindre.



BALZAIS.

*B*ALZAÏS eut le bonheur d'intéreſſer, preſque avant d'être connue; veuve d'un Prince qui n'avoit point été ſon mari, ſa beauté, ſa douceur, ſa ſoumiſſion aux événemens lui donnerent pour partiſans tous ceux qui ne pardonnent pas l'irrégularité des mœurs; le compagnon de ſes deſtinées avoit tant ſoit peu abuſé de ſon rang & de ſa fortune. *Balzais* ſe couvrit de crêpe, & plus belle encore qu'affligée, elle ſe trouva portée dans le pays des conſolations.

Chaque jour fut marqué par des conquêtes, dont une d'un genre nouveau encore pour elle, gêna ſes penchans, & embaraſſa ſon amour-propre. Mais bien-tôt, ſe familiariſant avec des faveurs inconnues, elle apprit que plus d'une route menoit au bonheur, & que dans tous les états une grande fortune

devoit être achetée par quelques sacrifices.

Elle imagina que pour plaire constamment il suffisoit d'être toujours fidele, elle goûta les fruits amers de l'inexpérience, & déja le repentir succede à des complaisances regardées par elle comme des titres immortels à l'amitié, & qui n'étoient que les résultats passagers d'un caprice prolongé.

Revenue du séjour des illusions, elle s'apperçut qu'on avoit cru compenser le charme de la confiance par des honneurs stériles, & ferma son cœur à toutes les espérances dont elle s'étoit bercée ; il fallut devoir à elle-même son bonheur futur, organiser son existence sociale sur un tout autre plan, & appeller les plaisirs qui peu auparavant s'empressoient de venir au-devant d'elle.

Balzais voulut se créer une fortune indépendante, &, prêtant une oreille docile à l'un de ces hommes exercés,

qui prétendent que des combinaiſons profondes peuvent aſſujettir le hazard, elle donna dans ces ſpéculations qui amoncelent les tréſors à vos pieds, ou vous dépouillent avec une preſteſſe incroyable. Ce paſſage continuel d'une crainte à une eſpérance, d'un plaiſir à un chagrin, donnent à l'ame des ſecouſſes, qu'elle préfere bien-tôt à ces jouiſſances paiſibles que rien n'augmente & que l'habitude flétrit bien-tôt.

Pendant l'orage des révolutions, *Balzais* a doublé la ſévérité de ſa retraite, ſans regretter l'ancien régime & rien redouter du nouveau. Elle croit à la vérité que nous ſemons pour nos neveux. Quand il en ſeroit ainſi, il faudroit encore faire le bien, & d'ailleurs on peut eſpérer de voir l'aurore d'un ſi beau jour.

Une qualité à laquelle nous nous empreſſons de rendre hommage, c'eſt la bienfaiſance; quiconque la ſollicita chez

Balzaïs, s'en retourna consolé. Ce don du Ciel, sans doute est toujours précieux aux mortels; mais combien l'est-il dans un moment où la terre paroît délaissée de la Providence; & voit son sein déchiré de toute part par les discordes civiles.

J'ignore quel prix donne *Balzais* à une autre espece de sensibilité. Quand on est belle, tant de gens vous le répétent, qu'il est bien difficile que quelqu'un ne trouve la façon de le persuader. Quand on est généreuse & bonne, il est encore plus difficile de ne pas pas croire qu'un homme peut être tout-à-la-fois aimable & sincere; de cette double persuasion naît la confiance, & presque toujours la confiance mene au bonheur.

Quand on habite le temple de la vertu, ou du moins qu'on le visite constamment, on s'attache bien-tôt à son culte; & quand on s'affranchiroit pour un mo-

ment de ces préceptes les plus auſteres; on demeure toujours invinciblement lié aux principes, & la raiſon en impoſant aux foibleſſes, finit par rendre à la vertu ceux que l'amour du plaiſir lui avoit enlevés pour quelques inſtans.



THELAMIRE.

THELAMIRE a l'excellent eſprit de ne montrer ce qu'elle vaut qu'à un petit nombre d'amis éprouvés. Son affaire eſt de ſes les attacher ; la leur eſt d'étendre la ſphere de ſa réputation. Et c'eſt la raiſon pourquoi nous ſavons tous que *Thelamire* ſolitaire vaut infiniment, par le cœur, par l'eſprit & par les talens.

Jamais on ne porta plus loin la haine de la tracaſſerie, & jamais on ne fut plus étrangere aux petits intérêts de la ſociété des femmes. La beauté ne lui inſpire nulle envie, & celles qui font métier des conquêtes peuvent tout à leur aiſe exercer l'empire de leurs charmes.

On a dit ſouvent d'une femme qu'elle étoit plus que belle, lorſqu'elle poſſédoit un enſemble qui ſurpaſſe la beauté même. Cette louange ſeroit outrée pour

Thelamire. Mais ce qui demeure dans les bornes du vrai févere, c'eft que *Thelamire* ne laiffe jamais defirer une figure différente de la fienne. Cette premiere impreffion lui eft toujours favorable.

Thelamire fait tirer parti des agrémens de l'efprit, fans fe donner le ridicule d'en afficher le befoin ; elle craint les fots inutiles, fe prête au befoin de les fupporter, mais ne fe livre qu'aux gens aimables.

C'eft dans fon cœur qu'elle cherche un dédommagement à la fortune qui la fuit, à l'ambition qui la repouffe, à la Cour qui ne la diftingue pas, à une partie des fiens qui la méconnoiffent.

Son automne fera bien plus heureux que fon printems, & lorfque l'âge des paffions fera paffé, & que fa maifon fera devenue l'afyle de l'amitié, elle l'ouvrira aux gens de goût. Il n'y aura pas ces triftes & malheureufes facéties connues fous le nom des *lanturlu* ; on ne fera pas obligé de n'être plus foi pour

être quelque chose, & la gaieté de l'ame, l'enjouement de l'esprit, les douceurs de la liberté y remplaceront ces tristes mystifications où la vieillesse en délire donnoit ses lamentables scenes, qui fesoient gémir de pitié ou bâillller d'ennui les étrangers initiés aux mysteres de la bonne-femme.

Une des observations sur le caractere de *Thelamire* est le genre de ses liaisons. L'un de ses amis est vif, caustique, peu endurant ; l'autre est serein, doux, & presque insouciant ; un troisieme est opiniâtre, loyal, mais d'un commerce raboteux. Celui-ci a le cœur excellent, mais l'esprit hargneux ; toujours boudeur, c'est le bourru bienfaisant, lorsqu'il est tout-à-fait de mauvaise humeur. Celui-là est bon, mais d'une bonté qui est toujours prête à dégénérer. Au milieu de tant de nuances diverses, *Thelamire* est pour chacun telle qu'il le desire pour son bonheur particulier. Il lui en coûte moins, il est vrai de se plier

aux penchans du ſecond que du premier: elle a quelque tendance à être impérieuſe, & peut être la fortune, qui ne l'a pas gâtée, a-t-elle fait du bien à ſon caractere moral.

Thelamire ſait être amie. On pourroit même dire que dans les liaiſons intimes l'amour a été le prétexte & l'amitié le beſoin. Oh! vous qui aſpirez à une réputation, vous qui deſirez ſurtout compoſer votre exiſtence de jouiſſances pures & durables, daignez commenter cette phraſe. L'Amour, ſource de tant de maux, ſeroit un Dieu ſur la terre s'il n'étoit que l'avertiſſement impérieux du beſoin de ſe lier, & s'il donnoit la façon d'adoucir les premiers momens, toujours languiſſans, d'une connoiſſance nouvelle. Aveuglés par une prévention heureuſe, on contracteroit la douce habitude de ſe croire parfaits, de ſe croire au moins deſtinés à vivre ſous les mêmes loix; qu'il eſt facile alors de tout excuſer, de tout pardonner, &

de jetter les fondemens immuables d'une amitié qui ſurvit à cent petits intérêts de ſociété.

Tel eſt l'uſage que *Thélamire* a fait de ſes charmes. L'Amour a été doublement l'inſtrument de ſon bonheur. Elle a tiré une vertu d'une foibleſſe, & du moins a-t-elle purifié ce que les ſens mêlent toujours plus ou moins à un ſentiment céleſte, ſi le feu du deſir n'alteroit pas des ſentimens qui nous rapprocheroient de la divinité.



CHARITES.

Des talens enchanteurs! Quel empire ils ont ſur les ames ſenſibles. En fixant cet *amour* ſi bien deſſiné, dont le coloris eſt ſi voluptueux, dont la phyſionomie eſt ſi expreſſive, tel il eſt dans ſon cœur, me diſois-je; ſon pinceau ſert fidellement ſa brûlante imagination; elle tranſporte ſur la toile tout ce que ce Dieu inſpire. Il faut être fortement plein de ſon ſujet pour parler aux yeux avec cette rare éloquence, & faire ainſi reſſortir ſes couleurs.

Beaux Arts! charmes de la vie! compenſez tous les malheurs de la terre, prévenez la barbarie ſi jamais elle nous menaçoit, ou conſolez-nous-en ſi elle arrive. *Charites* adore l'harmonie & la fait aimer. Elle ne ſe repoſe d'un talent qu'avec un autre, elle paſſe de jouiſſance en jouiſſance, & l'ennui, les

vapeurs, les chagrnis, les tourmens de l'eſpece humaine n'exiſtent plus pour elle.

Que dis-je, elle avoit conſacré ſes traits brillans à un être digne de cet hommage. Il commenca le grand œuvre qui nous occupe, la calomnie l'entreprend, & veut porter le premier coup à ce coloſſe aujourd'hui terraſſé. Le moment n'étoit pas venu. Il en eſt frappé, anéanti, & un Prêtre, aujourd'hui fugitif, s'éleve ſur ſes débris, tandis que ſon adverſaire court reſpirer ſous un Ciel libre & paiſible.

Charites verſe des larmes; ſes regrets étoient purs. Des craintes humiliantes, des calculs intéreſſés ne ſouillerent point les ſentimens de ſa douleur. Elle perdoit le plus grand des biens, un homme qui l'aimoit pour ſon caractere. Il n'y a que l'âge & l'expérience qui nous apprennent le prix d'un cœur qui aime. On plaît, on inſpire des deſirs, on flatte la vanité,

mais pour attacher il faut ces rapports mutuels où la nature entre pour beaucoup, & seconde les hazards heureux qui ont fait rencontrer les mêmes vertus dans deux êtres que les évenemens ont rapprochés.

L'existence de *Charites* est un sujet piquant d'observation. Son état la place dans une des classes de la société, son talent la place dans une plus élevée, ses goûts & ses complaisances la portent plus haut encore. Elle est bien par-tout, puisqu'elle est par-tout sous les auspices du talent & de la gaieté.

On peut être plus jolie, plus spirituelle que *Charites*, on peut avoir plus de ces avantages qui ne dépendent pas de nous. On peut porter chaque talent à un plus haut point de perfection. Mais il est difficilement possible de réunir ce que *Charites* possede, au point où elle l'a porté.

Il y a des femmes qui ne sont pas

bonnes, mais qui ne ſont pas tout-à-fait méchantes. La médiſance eſt pour elles un amuſement & non une affaire. Elles prodiguent les ridicules, mais n'enlevent rien de la réputation. *Charites* ſe retrouveroit aiſément dans une de ces obſervations.



FELINE.

Le beſoin de briller, tourmente ſi fortement *Feline*, qu'elle n'eſt occupée que de la quantité d'hommes qui viendront à ſon *Lundi*. Elle reſpire pendant quatre heures le parfum délicieux des louanges. L'un vante les reſtes d'une figure jamais belle, mais autrefois agréable; l'autre ne tarit point ſur les reſſources d'un eſprit qu'il ſeroit injuſte de déprimer, & ridicule de citer. Un troiſieme s'extaſie ſur la beauté des ameublemens, étalage de l'opulence financiere; ce dernier ſe borne aux détails d'une table recherchée. Tous les objets ſont aſſez indifférens à *Feline*; mais les louanges qu'ils lui rapportent, ne le ſont pas. Ce concert embellit ſon exiſtence. Elle n'eſt pas difficile ſur la tournure; il n'eſt pas néceſſaire de prendre trop de ménagemens.

Son accueil eſt réglé d'après les ſentimens de ſon ame. Un homme peu for-

tuné, quelque mérite qu'il ait, ne peut jamais être bonne compagnie. Un homme de beaucoup d'efprit, n'eft pas bon à voir tous les jours, mais du moins fournit un prétexte de le recevoir quelquefois. Un homme opulent, fût-il taré, eft recherché, parce que c'eft un homme vraiment comme il faut. Il fe feroit trois révolutions par an, que *Feline* ne démordroit pas de fes principes. Elle n'ofe plus afficher les Nobles, mais elles les confole; & fa maifon eft pour leur fervir d'afyle, quand ils fe feront un peu réhabilités dans l'opinion publique.

Feline ne fait point entrer l'amour dans fes moyens de bonheur. Un amant finit par être un maître; & fes charmes ne lui permettent pas de compter fur beaucoup d'efclaves. Mais à la campagne, en voyage, aux eaux, elle veut bien accepter des foins, à condition qu'il les rendra en public, & qu'on les fuivra fidelement fon char. Comme elle ne fait aucuns frais de fentiment, elle n'en exige pas; & ce qu'elle

accordera, ne ſera juſte que ce qu'il faut à un amant, pour conſtater ſon état. Si, par haſard, c'étoit un homme titré, elle pourroit deſcendre à des complaiſances un peu plus marquées; mais un homme qui ne ſeroit qu'aimable, ſenſible, bon, vertueux, n'obtiendroit d'elle que des ſentimens preſque purs.

Nous avions jadis une eſpece de femmes qu'on appelloit des financieres, de celles qui ne recevoient pas les hommes ſans dentelles, arrivant à pied; elles vivoient d'or. La Place Vendôme & la Place Royale ont fourni des ſcènes, dont l'Auteur de Turcaret auroit tiré un merveilleux parti. *Feline* n'a pas quitté, mais ennobli le genre. En prenant tous le tort des femmes de qualité, elle ſe fait mieux pardonner l'importance qu'elle met à ſes richeſſes. Au reſte, les Peuples n'en revendiquent rien; on peut ſe permettre une réflexion ſur la maniere dont elle en jouit, mais non lui en reprocher la ſource.

Si *Feline* ſe trouve dans cette galerie, c'eſt parce qu'il nous faut choiſir dans la ſociété les perſonnages les plus connus, & parcourir ſucceſſivemement divers Etats. Elle eſt une des femmes les plus citées, & dès-lors il eſt agréable de préſenter un être intéreſſant. A quoi doit-elle cette célébrité; demandera-t-on? A l'envie de plaire. Une femme qui ouvre ſa maiſon à un grand nombre d'hommes, fait néceſſairement de ces frais de politeſſe dont on ſe contente, & que l'on prend pour des qualités. La politeſſe eſt une attitude; ſon langage eſt toujours faux, mais toujours careſſant; & les hommes ne ſon pas encore déshabitués de croire aux mots.

Quand on examine le rôle d'une femme qui tient maiſon, le premier mouvement eſt de rire; le ſecond, plus juſte, eſt de la reconnoiſſance. Elle en mérite pour cette hoſpitalité momentanée fournie à tant de déſœuvrés, qui ne ſavent qu'écouter & mal répéter. Heureuſe, ſi

le même afyle n'étoit pas ouvert à la médifance, à l'efprit faux, à l'orgueil, aux difcuffions abfurdes qu'il faut effuyer avec une modefte conftance.

Il eft curieux de favoir fi, lorfque le fyftême d'égalité parfaite fera établi, il faudra, fous peine de paffer pour mauvais Citoyen, trouver dans une femme de finance les mêmes graces que dans une femme de Cour, & dans les calculateurs du numéraire, les mêmes agrémens que dans ces hommes de l'ancienne France, dont le métier étoit de plaire, & le talent, d'amufer ce qui les approchoit. Si cela doit être ainfi, *Feline* eft une des femmes les plus propres à rendre le paffage facile. Un ton un peu plus naturel, la fuppreffion des grands airs, une indulgence plus foutenue lui donneront une grande partie des chofes que nous aurions defiré trouver en elle.

TERENTIA.

Un grand nom, une grande fortune, beaucoup d'efprit, ne donnent pas le bonheur. L'hiftoire de *Terentia* fourniroit une ample matiere à l'inftruction & à la curiofité. Elle s'eft trouvée dans des pofitions rares & propres à mettre l'ame & le caractere à de rudes épreuves. Mais fi la fenfibilité caufa quelquefois les malheurs de *Terentia*, elle a auffi répandu fur fa vie un grand degré d'intérêt. Si la fenfibilité égare pour quelques momens, elle nous attache par des liens invincibles, ceux qui defcendent au fond de notre cœur, & fe donnent la peine d'examiner la fource de nos affections.

Il eft rare de réunir au même degré une fenfibilité profonde, & une gaieté intariffable; mais quand ces deux extrêmes fe trouvent enfemble, on eft sûr du double avantage de faire des conquêtes, & de les fixer. L'amant le plus tendre-

ment aimé, veut auſſi être amuſé, & la femme la plus idolâtrée paſſe volontiers des ſenſations amoureuſes à l'amuſement paiſible, pourvu qu'il ne ſoit pas trop prolongé.

Cette gaieté dans *Terentia*, a réſiſté aux injuſtices domeſtiques (les plus cruelles de toutes), à l'inconſtance de ceux qu'elle avoit droit de compter pour amis, autant que le ſiecle, ſon rang & ſon ſexe pouvoient le permettre: Quant à l'injuſtice du monde en général, celui qui ne s'y attend pas, mérite d'en être la victime : depuis que les hommes ſont en ſociété, ils trompent, mentent, ſervent par vanité, changent par foibleſſe, reviennent par intérêt, n'attachent de prix à rien, & répetent à quiconque veut les entendre, qu'il ne faut jamais compter ſur eux, mais en profiter pour ſes affaires & pour ſes plaiſirs,

Terentia parle avec graces, raconte avec intérêt; plaiſante avec fineſſe ; juge avec humeur, mais avec juſteſſe ; mé-

dit volontiers, mais avec enjouement; diſtribue des ridicules, comme quelqu'un qui rend ce qu'on lui a prêté; électriſe tout ce qui l'environne, par un certain mordant qui tient le milieu entre la fineſſe & la cauſticité. La fineſſe fatigue, la cauſticité révolte, le milieu dont je parle reveille, égaye l'eſprit ſans coûter un remord.

J'ignore les défauts de *Terentia*; mais je ſais ce qui les compenſe: telle eſt l'activité avec laquelle elle ſert ſes amis, & la perſécution qu'elle entame contre les gens en place, ſi elle eſt parvenue à leur extorquer ſeulement une promeſſe.

Ce qui previent les ſots contre *Terentia*, & les gens d'eſprit en ſa faveur, c'eſt le mal qu'on s'eſt plu à répandre ſur ſon genre d'eſprit, accuſé de malignité. J'ai quelquefois tâché de me rendre compte de la véritable valeur de ce mot; le plus ſouvent il ne m'a préſenté qu'une diſpoſition active à ſaiſir les nombreux ridicules épars dans la ſociété, & je n'ai

trouvé de différence réelle entre le bon & le méchant, que la faculté de tirer parti de leurs moyens naturels. Ce que nous appellons vulgairement un bon-homme, ne se dissimule pas l'impuissance de se faire nn auditoire; alors l'amour-propre, toujours adroit, cache la nullité sous les apparence de la bonté d'ame, & se console avec les froids applaudissemens de ses compagnons de médiocrité. Ce que nous appellons aussi un homme méchant, n'a pas le courage de sacrifier ses ressources; & se composant un cercle d'Admirateurs, l'amour-propre, toujours avide, jouit de ses triomphes passagers, & croit multiplier ses conquêtes par ses victimes. De-là les épigrammes, les pointes, les bons mots, les sarcasmes, les allusions, les applications, & tout ce qu'on appelle l'artillerie du bel-esprit. Est-ce là de la méchanceté? sans doute il vaudroit mieux sacrifier ces jouissancs momentanées à la tranquillité sociale; mais aussi ne faut-il

pas faire un crime de ce que l'habitude d'être ensemble, rend presqu'un mal nécessaire. Au reste, *Terentia* qui donne lieu à cette digression, use, mais n'abuse pas plus qu'un autre de cette facilité.

Elle a d'ailleurs trop cultivé son esprit pour que ces petits *passe-tems* soient pour elle autre chose qu'une ressource secondaire. On retrouve, dans sa conversation, comme dans ses lettres, des applications heureuses qui supposent un grand fond de lecture, & les secours d'une mémoire utilement exercée. Ce n'est pas qu'elle cite, mais elle fond avec habileté les bonnes idées des autres avec les siennes, & je crois que cet amalgame est à-peu-près le secret des gens aimables. Peut-être falloit-il le leur garder; qu'ils se tranquilisent, très-peu de gens sauront le voler.

C'est à regret que je tourne si court sur *Terentia*; peu de femmes donnent lieu à autant d'observations; mais il fau-

droit nous jetter dans la partie hiſtorique, & faire un roman au lieu d'un portrait. Ce projet ſeroit trop agréable, s'il étoit ſans inconvénient. *Terentia* n'y perdroit rien; mais quelques-uns des ſiens n'y gagneroient pas. Il n'y a que ſa pareſſe qui pourroit lui rendre ma plume néceſſaire. Si jamais il lui prend la fantaiſie de dicter, je ſuis à ſes ordres.



HECUBE.

Femme unique dans ſon genre, qu'il faut plaindre quelquefois, ſouvent admirer, toujours reſpecter. Elle a réaliſé ſes idées, & croit avoir, comme Chriſtophe Colomb, découvert un nouveau monde. Ces êtres imaginaires, que notre foi, ſouvent embarraſſée, ſuppoſe exiſter pour n'avoir rien à démêler avec notre conſcience, ſont à ſes yeux des créatures qu'on voit, qu'on entend, qu'il faut redouter & combattre.

Hécube s'eſt fait un ſyſtême complet, qui répond à toutes les objections. Il repoſoit dans un livre immortel, qu'on liſoit ſans le comprendre. A force d'interroger ſon auteur divin, il a parlé à ſon cœur & éclairé ſon eſprit. Par reconnoiſſance pour ſa gloire, & par zèle pour les créatures, ouvrage de ſes mains, elle a prêché les myſteres ſublimes, non pour ſe faire une renommée, mais pour obéir

obéir à ce ſentiment impérieux qui commande de faire le bien.

Son ame ardente, plein du Dieu qui l'inſpire, a beſoin de répandre ce qu'elle croit des vérités. Preſſée par les malheurs qui tourmentent l'eſpece humaine, & la puiſſance interieure, qui lui ordonne de les ſoulager, elle ſe croit l'inſtrument que la providence emploie pour accomplir ſes vaſtes & généreux deſſeins ſur ce globe agité.

Elle n'ignore pas que ſa miſſion trouve une foule d'incrédules. Qui ſe croit abuſé, ſe croit auſſi permis d'accabler ſon adverſaire ſous les traits de la plaiſanterie & du ſarcaſme. Ce n'eſt pas les hommes qu'elle en accuſe, mais des eſprits *ricaneurs* qui s'emparent d'eux à leur inſçu, & les rendent injuſtes, prévenus, mauvais plaiſans. C'eſt avec un peu d'eau benite qu'elle répond aux ſarcaſmes.

Quelques ſoient ſes dogmes, ſa bienfaiſance eſt auſſi pure qu'infatigable.

Elle ſoulage les infirmes, vêtit l'indigent, ſecourt la pauvreté honteuſe, cherche le beſoin qui avoiſine l'indigence, électriſe les riches ſans les importuner, & véritablement exiſte pour les malheureux.

Ce qui diſtingue *Hecube* des Dames qui ſe ſont dévouées aux œuvres pies, c'eſt qu'elle eſt à une diſtance énorme de ce que nous nommons une dévote. Gaie, femme du meilleur ton, cauſant de tout, aimant la bonne chere, jugeant très-bien la Littérature; donnant à l'eſprit ſa juſte valeur, appréciant le travail des adminiſtrateurs. L'eſprit chez elle n'a point marché avec les années; elle a bien les goûts de ſon âge, mais non la ſévérité, la moroſité qui accompagnent la longue expérience.

Comment donc expliquer l'erreur d'Hecube? Qu'eſt-ce qui peut l'attacher ſi profondément à une chimere? La longue méditation du même objet. L'eſprit humain s'eſt tour-à-tour exercé ſur

les penſées les plus biſarres. Une imagination féconde a donné naiſſance à des êtres ſinguliers, & leur a aſſigné une eſpece de miniſtere. Un eſprit patient & calculateur a cherché dans ce que les hommes ont écrit des preuves propres à étayer l'édifice de l'imagination. Des ſuppoſitions vagues ont acquis quelque conſiſtance aux yeux de ceux qui prennent des textes pour des raiſons & des citations pour des preuves. Un Thaumaturge habile eſt venu raconter quelques faits extraordinaires. On les a accommodés à la doctrine, & les Apôrres de la ſecte nouvelle ont compté les miracles à ceux qui les aiment, cité des paſſages à ceux qui diſcutent, employé l'éloquence avec les jeunes gens, & tous ont commencé, ſinon à croire, du moins à ſuppoſer la choſe poſſible. Ce premier pas a conduit à tout. Celui qui l'a fait eſt à la merci de quiconque veut le ſubjuguer.

L'homme qui ne s'occupe que d'un

ſeul objet a tant d'avantages ſur les autres, que mille ſoins partagent. Or Hécube vit avec Saint Jean, Saint Paul, Saint Luc, Saint Matthieu, comme avec des amis intimes. Ce n'eſt rien de rapporter ce qu'ils diſent, elle garantit ce qu'ils ont penſé.

Comme Iphigénie, elle eſt la Prêtreſſe de ſon Temple; mais au lieu d'égorger les Etrangers qui abordent dans ſon Iſle; elle les inſtruit, les initie, les épure. Si vous réſiſtez à ſes dogmes, elle vous plaint ſans vous perſécuter, & pleure ſur votre endurciſſement, ſans pouſſer le zèle juſqu'à l'importunité.

Hecube n'eſt ni *Meſmeriſte*, ni *Illuminée*, ni *Martiniſte*, ni *Lavateriſte*; elle déteſte toutes les jongleries; elle s'applique à ne tromper perſonne. Ceux qui ne la connoiſſent pas peuvent ſeuls être injuſtes. Elle a même une teinte de bruſquerie dans ſa maniere de dire la vérité, qui contraſte avec les mielleuſes expreſſions des Charlatans myſtiques.

Sa figure eſt impoſante, ſon regard noble, la perſuaſion eſt dans ſa bouche parce que la franchiſe eſt dans ſon ame. La beauté, la grace, les formes extérieures ne ſont rien pour elle. Elle parle des corps avec un mépris marqué, & ce n'eſt aſſurément pas par envie, car *Hécube* fut la plus belle femme de ſon temps. Mais les corps font tant de ſottiſes qu'elle les met à leur place. Un Philoſophe diſoit que les ames n'en font pas mal. Tous deux pourroient avoir raiſon.



TÉNÉSIS.

La beauté perd donc quelquefois ses avantages, & l'esprit les lui dispute avec succès. *Ténésis*, sans le charme de la figure, ou sans l'agrément qui y supplée, (une taille svelte,) ou sans le prestige de la parure, qui dérobe l'imperfection de tous deux, a cependant vu à ses pieds plus d'un élégant. Il y a un genre de séduction dans les femmes, qui n'est ni un talent, ni une qualité, & dont les hommes tiennent quelquefois compte comme si c'étoit l'un ou l'autre. Cette espece de séduction prend le langage & les gestes du sentiment. Celle qui l'emploie rougit comme une beauté novice, se trouble comme l'innocente, se passionne comme l'amour, & le vulgaire des amans croit que ce délire des sens est causé par leurs soins & leur talent de plaire. On soupçonne *Ténésis* de monter son imagination à ce degré

de folie amoureuſe, & de faire honneur à ſon cœur de tout ce qui part d'une ſource infiniment moins pure. Si l'on avoit rencontré vrai, on auroit le mot de pluſieurs énigmes qui long-tems ont occupés les obſervateurs.

Ténéſis a épouſé un titre, & il lui a donné une poſtérité comme ſi c'étoit un mari. Sublime invention, qui vous laiſſe les honneurs ſans les gênes de l'état où elles abondent.

On conçoit difficilement comment *Ténéſis* a trouvé des quart-d'heure pour le plaiſir, elle qui avoit tout un plan de fortune à aſſeoir pour une famille nombreuſe & inſatiable. Lorſqu'il plut à la Déeſſe aveugle de faire des Ducs, des Gouvernantes, des Sur-Intendans, il lui falloit un guide qui la conduiſit; *Ténéſis* ſe préſenta, & dans peu d'années elle a fait les merveilles que la Cour même, ſi féconde en métamorphoſes, a vu ſans les croire.

Ténéſis mit en jeu tous les reſſorts

de l'intrigue à-la-fois, l'amour, l'ambition, la vangeance, toutes les passions des hommes. Elle subjugua les volontés souveraines, & les concentra dans une famille qui n'avoit rien, pour justifier les faveurs qu'elle arrachoit.

Ténésis jugea les siens avec impartialité, & eut le courage de s'avouer à elle-même qu'il falloit tout obtenir par surprise, puisqu'on ne pouvoit rien mériter par des services. Alors elle se mit à accumuler dignités, graces, charges, pensions, brevets, gratifications, présens, mariages, & sans ménager la source du crédit, les Ministres qui se compromettoient, & des rivaux qui dépérissoient d'envie, *Ténésis* monta sur les débris de vingt fortunes, & défia les propos, les vaudevilles, les pamphlets, les satyres, passe-tems ordinaires de la vengeance irrirée. Non-seulement elle bravoit ces cris impuissans, mais elle alloit porter le courage dans les ames épouvantées d'une famille aussi peu

accoutumée aux revers qu'à la gloire, & que ſix ans de félicité n'avoit pas habituée à ſon nouveau ſort.

Quel eſt donc le genre d'eſprit avec lequel *Ténéſis* opéra tant de prodiges? Celui qui n'épargne perſonne, qui fait taire les ſots & conquiert les gens d'eſprit, qui en impoſe aux ames timides & promet des conſeils à ceux qui ſuivent de loin la même carriere, qui fait que l'audace vaut mieux que la prudence, ou que ſi la derniere finit c'eſt à l'autre à commencer. Un premier ſuccès ouvre la lice, & dès qu'on y eſt entré, on écraſe ſes rivaux, ou on ſuccombe.

Le plus sûr de tous les empires eſt inconteſtablement le caractere, & quiconque ſe jure à ſoi-même de ne jamais rétrograder, vient à bout d'une Cour, d'une Ville, d'une Province, d'un Royaume.

Tenéſis travailloit ſous les yeux d'une femme dont le caractere eſt le côté brillant, & l'on aime toujours, dans

ſes créatures, ce qu'on croit pouvoir leur offrir pour modele. On ſe croit le mobile de leurs actions, & tout ce qu'ils font nous paroît notre ouvrage. Ces idées n'échapperent pas à *Ténéſis*, & l'expérience ſe joignant à la ſpéculation, elle fit, dans ſix ans, ce que des Courtiſans conſommés ont laiſſé imparfait encore à la fin d'une grande carriere.

Peu de mois ont détruit ce brillant édifice; la révolution a diſperſé les enfans de la faveur, un nom que la pourpre & les beaux arts avoient honorés a été proſtitué cent fois dans la Capitale. On aſſure même que les montagnes de Suiſſe ne veulent plus le mettre à l'abri des vengeances nationales. Jamais décadence ne fut plus prompte, & le tems, qui efface tout, ne promet rien à une famille que le peuple a condamnée à expier les diſſipations.

Quel eſt ce port où cet orage a jetté *Ténéſis* ? Nous l'ignorons, mais quelque ſoit ſa ſolitude, les remords précipiteront ſa vieilleſſe. Je me trompe. L'intrigue n'eſt pas un penchant, c'eſt un beſoin pour qui lui a conſacré ſon exiſtence ; & juſques dans l'avenir le plus ténébreux, on voit briller des lueurs d'eſpoir de ramener encore les beaux jours de la proſpérité.



BRISÉIS.

Il eſt donc vrai qu'on peut être aimable ſans l'égalité d'humeur & cette complaiſance que les hommes ne vantent tant que dans l'eſpoir d'en abuſer. *Briſeis* quitta les montagnes ſauvages des Cattes pour venir à Sybaris, & trois mois après ſon ſéjour dans cette Ville, alors voluptueuſe, on eût dit qu'elle n'avoit jamais connu d'autre ton & d'autres manieres. Une figure intéreſſante prévient, il eſt vrai, tous les eſprits, & intéreſſe les cœurs ; mais ce n'eſt point à elle ſeule qu'il faut faire honneur des ſuccès de *Briſeis*.

Son ſecret fut de ſe montrer telle qu'elle étoit. On aime tant les petites imperfections dans les autres, & il eſt ſi doux de pouvoir louer avec reſtriction ; les gens parfaits ſont inſupportables, ce ſont des êtres hors nature, ou du moins faut-il les comparer à ces figures coloſſales qui ont beſoin d'être

pofées à une certaine élévation pour êtres vues avec plaifir.

Brifeis étoit sûrement de cet avis, elle n'a eu de prétention ni à la vertu févere, ni à l'économie outrée, ni à la fimplicité enfantine, ni à la prudence inflexible; elle a donné de la grace à fes défauts, à fes foibleffes : n'accordez jamais un inftant de confiance à ces *après-fouper*, ouvrage d'un Valet-de-Chambre mécontent, ou d'un Laquais qui favoit écrire; il eft mal-adroit de prêter certains écarts aux femmes aimables. Elles font un peu coquettes, paffablement perfides; elles refufent mal une conquête, & ne permettent pas qu'on les néglige; mais leurs caprices & ce qu'elles prennent pour du fentiment, ne tombent jamais fur une claffe d'hommes qui amuferoit leurs fens aux dépens de leur amour-propre.

Si *Brifeis* avoit donné fon cœur, elle auroit préféré l'âge raifonnable à l'indifcrette jeuneffe, la douceur & la politeffe de l'ancien tems à la confiance préfomptueufe que le nôtre a vu trop fouvent récompenfée. Il eft des amans qui vous ab-

ſolvent du ſoupçon de ſacrifier au plaiſir, & qui vous refont une réputation, au lieu d'ajouter à ſa ruine; d'ailleurs, en croirons-nous toujours les apparences? Prendrons-nous la familiarité pour les jeux de l'amour & des liaiſons que cimentent des confidencces néceſſaires pour des paſſions décidées ?

Preſque toutes les femmes ſont excuſables. La Nature a mis leur grace dans leur organiſation. Si cela eſt vrai, pour les femmes en général, combien d'avantage pour celles que les deſtins ont aſſociée à des hommes que les infirmités humaines ont condamnés à une éternelle ſolitude & à une végétation ſtérile? Les familles des grands ſe croient néceſſaires au monde, & luttent, juſqu'au dernier moment, contre des malheurs qui ont conſpirés contre leur poſtérité. La femme, étrangere à cet orgueil, en eſt la premiere victime; telle fut *Briſeis*, qu'un hymen méchanique a tourmenté ſans la rendre mere.

L'Amour doit des dédommagemens

à qui remplit de si tristes devoirs; on assure qu'il n'a rien à se reprocher, & que, dans cette occasion, il s'est très-bien montré.

Briseis a mis beaucoup de philosophie dans sa conduite. On lui a prêté des goûts mieux excusés chez le peuple Hébreux que dans nos mœurs, elle a plaint les organes de la calomnie sans rien changer à sa marche philosophique. On lui a donné plus d'un amant, elle a souri des propos de l'envie & a continué le systême paisible de ses plaisirs. Loin de récriminer, elle a vu avec indulgence tout ce qui l'environnoit.

Rien n'est plus rare que de trouver des êtres qui sachent se rendre heureux; il faut un certain courage pour vivre selon ses goûts. On craint les hommes qu'on n'estime pas, & l'on ne peut s'affranchir du besoin de réunir les suffrages. *Briseis* n'a pas été l'esclave de ces idées, qu'on ne doit pas tout-à-fait appeller des préjugés, & dont on ne peut pas aussi se faire des principes invariables.

Grand sujet de consolation pour les femmes ! Aux deux tiers de leur carriere,

tout eſt égal, tout eſt oublié. Les nombreuſes conquêtes ſont une eſpece de titre à l'eſtime. Un certain je ne ſais quoi nous attire auprès de celle qui a beaucoup plu, & celle qui a le bon eſprit de remplacer l'âge des erreurs par les reſſources de la raiſon eſt infiniment plus recherchée que celle qui a vieilli avec ſa ſageſſe. Je ſuis l'Obſervateur & non l'Apôtre de cette maniere de juger, je ne dis pas que cela eſt bien, mais que cela eſt ainſi.

Quelque ſoit le ſyſtême de conduite adopté, la baſe doit être la bienfaiſance, & mieux encore, un mot que l'Académie devroit bien reſſuciter, *la bontiveté*, c'eſt la vertu de tous les âges, de tous les ſexes, de tous les momens, de tous les pays. *Briſeis* eſt doublement digne de louange de s'y être conſacrée, car ce n'eſt point un don de famille. Ce n'eſt pas la qualité la plus rare à Paris; mais elle eſt altérée par tant d'influences étrangeres, qu'on ne la diſtingue pas toujours de la foibleſſe ou de l'impuiſſance.

HERMINIE.

HERMINIE.

HERMINIE, trop fiere pour être intrigante, trop ambitieuſe pour ne ſacrifier qu'à la vertu, crut la remplacer par les dehors. Digne dans ſon maintien, ſévère dans ſes propos, meſurée dans ſes démarches, allant peu, ſe laiſſant voir rarement, & tenant toujours à une grande diſtance, même ceux qu'elle laiſſoit approcher, elle en impoſa au vulgaire : le vulgaire eſt de toutes les claſſes.

Herminie illuſtra ſes foibleſſes, non par ſes choix, mais parce que les objets de ſes paſſions ne prirent ſur elle qu'un empire équivoque. Elle aima ſans paſſion; la figure de l'un l'entraîna; l'eſprit du ſecond la ſéduiſit; & le troiſième dut à la complaiſance les mêmes faveurs. Mais aucun n'eût triomphé, ſi,

pour premier hommage, il n'avoit mis à ſes pieds ſon crédit & ſes volontés.

Sous cette apparence combinée, l'obſervateur voit une femme inſenſible qui cède par calcul, dont la jouiſſance froide eſt l'aliment offert à ſa vanité. L'amour ſert-il ſa vengeance? de ce moment, c'eſt un dieu pour elle. Il s'empare de ſon ame, non pour y répandre ſes tendres ſentimens, compenſation de tous les maux de l'humaine eſpèce, mais pour lui promettre l'humiliation de ſes ennemies, & peut-être leur malheur.

Herminie deſcend aux femmes, & leur fait eſpérer ſon ſuffrage, ſi le ton épuré, la parure noble, l'eſprit cultivé, la décence du langage ſont les premières qualités qu'elles mettent en avant, ſi ſur-tout elles ont l'air d'oublier une figure dont on permet l'uſage dans un boudoir, & non dans un cercle, où il eſt indiſcret d'occuper tous les regards.

Il eſt pluſieurs ſortes d'intrigues; celle qui affiche les projets, qui ſolli-

cite jusqu'à l'importunité, qui circonvient l'homme en place, qui le poursuit avec des louanges, est bientôt démasquée ; & avec quelque habileté qu'on mette en jeu ces moyens vulgaires, dès qu'on peut suivre vos traces, vous rentrez dans la classe ordinaire des hommes actifs. Mais l'intrigue, toujours éloignée du théâtre où elle agit, toujours calme au sein des orages, dédaignant les petits succès, pour ne se reposer qu'au dernier période de la fortune, cachant son esprit, pour n'opérer que par celui des autres, commandant aux passions de ses amis, & tirant parti même de la haîne ; telle est l'intrigue qui réussit, telle est celle d'Herminie.

Herminie a le même degré de liaison avec une folle & un sage. Rien ne lui est inutile, sur-tout ceux qu'elle méprise. Ses amis sont une espèce de trésor qu'elle conserve dans toute sa pureté ; mais ses connoissances sont des

agens qu'elle fait mouvoir avec d'autant plus d'art, qu'elle leur perfuade ce qu'ils ofent croire à peine. Une femme imagine pouvoir difpofer de tout; une femme haute croit faire honneur à ceux qu'elle préfère ; une femme de la maifon d'Herminie compte fes regards pour des graces, fes paroles pour des fervices, & fa familiarité pour un bienfait. On follicitoit une reine de Sardaigne pour une dame peu fortunée. *Que lui manque-t-il?* répondit la reine, *elle me voit tous les jours*. Herminie auroit dit: Elle me voit fouvent.

Point d'imagination chez Herminie, peu de vivacité, jamais de faillies, une conception affez lente; mais de la nobleffe dans le ton, de la facilité dans le langage, de la jufteffe dans les idées, & toujours l'air de la combinaifon. A fes yeux l'abandon eft imprudence, la gaîté compromet, la douceur mène à la familiarité, la confiance donne des gages,

& il eſt infiniment plus aiſé de vivre avec les hommes d'un certain rang, que de les eſtimer.

L'orgueil d'Herminie date de ſon indifférence pour les rois; cette indiférence date de l'indiſcrétion de ces auguſtes & froids perſonnages : la crainte de l'indiſcrétion naquit de confidences reçues; ainſi, remontant à la ſource de cette fameuſe vertu, on voit que ſi l'on eſt rempli d'amour-propre, la fierté vaut mieux que la pudeur.

Qui me croiroit, ſi je diſois qu'Herminie a le langage de la prodigalité & l'uſage de la parcimonie, de l'égalité dans l'humeur & dans la phyſionomie, les éclats du caprice, l'air d'avoir un ſyſtême, & la réalité de l'inconſéquence? Mais le tout eſt ſi bien enveloppé, l'habitude de ſe contraindre a ſi bien mis ſes mouvemens à l'uniſſon, que l'expérience la plus conſommée démêle avec peine ces nuances imperceptibles. Une femme d'eſprit qui veut briller, excite

des louanges ; leur ſon enchanteur lui fait oublier dans un moment ce qu'elle réuſſit long-temps à cacher. La femme habile ne ſonge jamais à paroître, & redoute des ſuccès qui pourroient haſarder une partie de ſon ſecret.

Une femme à talens cherche à recueillir le fruit de ſes ſoins, & dans des éloges répétés l'encouragement de ſes travaux. Une femme de cour ne met au rang des talens que celui de réaliſer ſes vues ambitieuſes, & d'amener la fortune à ſes pieds.

Juſqu'à la révolution, Herminie déteſtoit la cour ; mais du moment que le peuple a voulu franchir l'intervalle qui le ſéparoit de ceux qui s'étoient faits grands, elle a vu avec horreur le peuple ſecouant les fers de l'eſclavage. Alors les diſputes ſans raiſon, les fureurs ſans frein, les haînes ſans objets ont fait de ces ſoirées ariſtocratiques, les paſſe-temps les plus ridicules & les plus dangereux ; mais un exil volontaire a terminé

ces petits conciliabules, où l'on juroit la haîne aux démagogues ſur le tombeau de la liberté.

Ce qu'on reproche à Herminie, c'eſt de n'avoir fait qu'un genre d'heureux. Les hommes oublient les égaremens du cœur, mais non le défaut de bienfaiſance. Tout le monde ſait aimer; mais tout le monde ne ſait pas ſervir. Herminie a eu le crédit le plus ſtérile; & c'eſt ce que les hommes n'oublient pas, lorſqu'ils mettent les grands à leur place.

Quand une femme, aux charmes ſéduiſans de la jeuneſſe, joint l'éclat de la beauté, on ſe reprocheroit de lui trouver des imperfections. Tout aveugle dans ce moment enchanteur. Lorſqu'une femme eſt parvenue à ce point d'où la beauté va toujours en diminuant, on lui rend hommage; mais l'on ſe permet d'examiner l'uſage qu'elle en a fait. Lorſqu'une femme a perdu cet empire ſi puiſſant ſur tous les humains, on la juge

avec une impartialité févère ; & le fouvenir de ce qu'elle a été ne rend pas indulgent pour ce qu'elle eft. Herminie repouffe l'image du paffé, ou plutôt il n'exifte pas encore pour elle ; &, croyant la beauté ftationnaire, elle imagine que fes traits fe font feulement perfectionnés, & que l'expérience, née de l'efprit & de la raifon, remplace de refte ce moment paffager, que les hommes nomment fraîcheur, & que les femmes, à vingt-cinq ans, rayent de leur dictionnaire.

Herminie connoît la valeur intrinsèque de tout individu jeté dans les affaires des rois. Elle les juge fans indulgence, mais avec vérité. Son tact eft parfait ; nulle réputation ne lui en impofe ; & le miniftre qui croit éblouir par une façon d'habitude, & celui qui fe fauve par un filence prudent, & l'orateur qui falarie une plume officieufe, & celui qui s'abandonne aux impulfions étrangères ; rien ne lui échappe, & fa balance eft toujours jufte.

Peut-être connoît-elle auſſi parfaitement les femmes; mais elle les aime ſi peu, qu'elle prend rarement la peine de les examiner. Si leurs rapports, ſi leurs liaiſons, leur poſition ſociale fournit quelques reſſources aux ſpéculations d'une ame que l'ambition ne laſſe jamais, alors Herminie s'en occupe. Font-elles de leurs charmes des inſtrumens de conquêtes ? leur tête eſt-elle auſſi froide que leur cœur, lorſque leurs ſens les égarent? elles deviennent à ſes yeux des ſujets utiles qu'on peut eſſayer avec ſuccès.

Les grands traits auxquels on reconnoîtra toujours Herminie, ſont la hauteur, qu'elle appelle dignité; la diſſimulation profonde, qu'elle donne pour du ſang froid; l'ambition démeſurée, qu'elle prend pour les droits de ſon rang; le bonheur de haïr, qui compenſe à ſes yeux les diſgraces de ſa maiſon . . . . Ses talens ſont une éloquence étudiée, mais acquiſe à un tel degré,

que l'homme le plus difficile la refpecte; le fecret de maintenir fa confidération, malgré le triple échec qu'elle a reçu depuis dix ans; la fidélité à fes pactes (car ce feroit profaner le faint nom d'amitié que de le donner aux liaifons des gens de cour), la fidélité, dis-je, a été exactement tenue, & les calculs d'un bon efprit ont acquitté ce qui donne le fentiment dans d'autres claffes de la fociété. Il y a de l'habileté à s'élever au point que les orages des cours grondent toujours fous vos pieds, comme les montagnes dont le fommet ne fe laiffe jamais atteindre par les nuages chargés des vapeurs de la terre. Herminie a fait aux miniftres l'honneur d'avoir befoin d'eux, mais jamais n'en a dépendu; & fouvent ils ont mis de l'orgueil à affocier leur deftinée à fon ambition.

Herminie s'eft toujours placée au deffus des fêtes, des dédicaces, du parfum des vers, comme fi ces fortes

d'hommages rapprochoient trop la divinité du ſacrificateur, ou bien par une indifférence pour les lettres, qui prend ſa ſource dans une ame de glace. Comment le concilier avec cette éloquence, dira-t-on, dont j'ai fait tout à l'heure un éloge ſi complet? C'eſt que l'ame s'épuiſe dans les beaux diſcours; « ce ſont de ces branches gourmandes » qui deſsèchent le tronc & appauvriſſent » les racines; un habile jardinier les re» tranche; on peut, à force d'engrais, » de fumier, de ſerres chaudes, avoir » une récolte brillante; mais cette fé» condité qui étonne, s'épuiſe par l'abus » de ſes forces. La langueur & la ſtérilité » s'enſuivent ».

CLEONICE.

Beaucoup d'eſprit, beaucoup de cauſticité, de la raiſon à un degré très-honnête, plus ſenſible qu'elle ne le paroît ; mais gâtant cette ſenſibilité par une diſpoſition à la vengeance, qui étouffe le penchant à aimer.

Je me preſſe de dire tout le bien de Cléonice, parce que je ne réponds pas d'écrire toujours de ſang froid. Elle a du caractère; & la tenacité qu'elle met à ſuivre ce qu'elle entreprend, à réaliſer ce qu'elle eſpère, équivaut à un grand talent.

On peut bien ne pas s'attacher à ſon char politique; mais il eſt dangereux de le quitter. Ce n'eſt point en vain qu'elle vous a confié ſes ſecrets, pour payer cher le plaiſir d'en abuſer. Elle conſerve vingt ans la haîne dans toute ſa fraîcheur.

Cléonice juge avec autant de févérité que de justesse, les hommes, les ouvrages d'esprit, les choses, les opérations, les gens en place ; l'amitié même ne l'aveugle pas : mais les taches qu'elle aperçoit ne la font point reculer ; elle compose avec les imperfections.

Cléonice amuse, parce que sa mémoire, son imagination, & son esprit se réunissent toujours tous les trois dans une conversation. Si la contradiction s'en mêle, elle devient sublime, surtout s'il s'agit de peindre la cour, si féconde en traits uniques, pour qui sait observer.

Cléonice aime les femmes avec une tendresse qui ne peut & ne doit pas s'exprimer.

Cléonice déteste les femmes avec une cordialité qui échappera aux pinceaux les plus exercés, si on ne la suit pas dans sa marche secrete & dans ses conversations, où la malignité perce sans

trop ſe mettre à découvert ; car les *bons méchans* ne ſont pas étourdis.

Cléonice a porté le goût de la muſique, des fêtes, des concerts, des livres, des plaiſirs de l'eſprit, à un point qui ne peut ſe concilier qu'avec des ſenſations épurées & accoutumées aux jouiſſances délicates. Les ans l'ont détrompée. Cette eſtimable ivreſſe & les circonſtances ont amené la politique. Cléonice a déraiſonné, comme nous faiſons tous à peu près depuis ſix mois. C'étoit un être puiſſant, qu'une femme d'un eſprit ambitieux, ſubtil, entreprenant ; d'un de ces noms qui donnent entrée par-tout ; d'un de ces caractères que les difficultés ne découragent jamais, que les miniſtres rebutent ſans les dégoûter ; d'une de ces fortunes point aſſez vaſtes pour appaiſer les déſirs, aſſez étendue pour tenter avec ſuccès de l'étendre.

Cléonice poſsède un de ces ſortes d'eſprits rares. Parle-t-elle ſentiment ?

vous jureriez qu'elle a un cœur ; vous promet-elle de ſervir ? vous vous croyez déjà engagé par les ſaints nœuds de la reconnoiſſance ; vous offre-t-elle ſon crédit ? vous ne voyez plus en elle qu'une protectrice zélée, ou une amie généreuſe. Tout cela n'eſt pourtant que ſur ſes lèvres ; mais l'habitude de mentir eſt ſi bien perfectionnée, qu'elle-même oublie que c'eſt un rôle qu'elle répète, & non une ſenſation qu'elle développe.

On ne place point parmi les crimes de lèſe-ſociété la malignité des propos. Quelle différence cependant de voler une modique ſomme ſuperflue, ou d'empoiſonner l'exiſtence d'un homme ? On ſe fait gloire de l'art de tromper ; cela s'appelle *fineſſe*, *prévoyance*, *ſang froid*. Malheur à qui mérite ces louanges perfides, & qui les met au rang de ſes jouiſſances !

Tous les ſentimens ſont pouſſés à l'extrême dans Cléonice ; elle hait comme elle aime, & elle aime avec fureur.

Il n'eſt pas rare de trouver des femmes qui s'applaudiſſent de cette double faculté. Ont-elles bien réfléchi que ſi aimer eſt un bonheur, haïr eſt un tourment, & qu'on ne peut pas faire aller de pair deux ſenſations ſi contraires? On ſe fait illuſion ſur ce qu'on éprouve; on croit ſe venger en haïſſant; & c'eſt dans la vengeance, qui porte avec elle une eſpèce de courage, qu'on ſe complaît; mais la haîne eſt un ſentiment triſte, pénible, & toujours à côté du remords. On hait ceux qui ſont méchans, & on commence par les imiter en partie, ſi on ſe livre à cette déſolante paſſion. Ne vous vantez donc plus, Cléonice, de ſavoir haïr comme vous ſavez aimer, & croyez que de tous les excès, le ſeul pardonnable eſt celui de l'indulgence.

On a reproché à Cléonice d'être ariſtocrate, c'eſt-à-dire, de perſévérer dans les idées dans leſquelles elle eſt née, & avec leſquelles elle a vécu. Peu de

de gens ſavent le ſens de ce mot ariſto-cratie. Comment ceux qui emploient tant d'efforts pour monter peuvent-ils trouver extraordinaire qu'il en coûte aux autres de deſcendre ? Comment peuvent-ils exiger qu'on aime une place qu'ils quittent ? Cléonice avoit projeté une armée de femmes, & ſe flattoit de trouver deux cent mille amazones en France. Cléonice avoit peut-être raiſon ; ceux qui demandent l'égalité les armes à la main, ne ſont pas loin de s'emparer de l'autorité.

Ce n'eſt pas la cour qu'on aimoit ; mais on déſiroit être admiſe à cette diſtribution journalière de dignités, de places, d'inféodations, conceſſions, gratifications, penſions, dons, brevets, & généralement enfin de cette monnoie dont on payoit les ſoupleſſes, les ſervices complaiſans, les importunités opiniâtres, & tout ce que les courtiſans emploient pour atteindre leur but.

Cléonice ne vouloit pas avoir mérité

infructueusement d'être admise à ce partage ; & comme elle entend l'art de solliciter, encore mieux que celui de plaire, elle a passé ses dix dernières années à violer le cabinet des ministres.

POLIXENE.

Il eſt des êtres qui abhorrent l'obſcurité, qui craignent tout ce qui humilie, & qui, en dépit du ſort, ſe créent une exiſtence. Polixène en reçut une de cette trempe.

Née avec une figure plus ſpirituelle qu'agréable, & d'une famille inconnue, c'eſt par des talens qu'elle voulut fixer les regards; &, comme Amphion, elle vit des hommes ſe ranger autour de ſa harpe.

Un eſprit, alors plus docile, mais déjà fort cauſtique, reprenoit en ſous-œuvre ceux que la muſique avoit fatigués ou laiſſé ſans enthouſiaſme, ou achevoit des conquêtes que l'art avoit ébauchées.

Si tous les deux échouoient, le cœur s'en mêloit, & il s'exprimoit comme s'il eût ſenti. La nature donne d'ailleurs des organes officieux, qui parlent ſon

langage, &, au befoin, remplacent les grandes facultés de l'ame.

Comme femme, Polixène a une teinte de pédanterie qui lui enlève un des premiers charmes de fon fexe, l'abandon. Une femme en effet eft précieufe, parce que fa févérité eft toujours à côté d'une complaifance, parce que fes vertus touchent prefque à la foibleffe, puifque le milieu, qui eft la douceur, n'eft qu'une foibleffe commencée. Polixène abjura ces reffources, & revêtit un caractère d'auftérité, qui fouleva les prudes, en impofa aux fots, amufa les connoiffeurs, & furprit ceux qui n'ont pas le temps d'examiner. Comme écrivain, Polixène a une mefure qu'elle ne peut outrepaffer. Ses vues ne font pas larges; fes conceptions ne font pas fortes; fes efforts pour s'élever ne la portent qu'à une certaine hauteur. La monotonie de la médiocrité eft infupportable dans les longs ouvrages. Mille comédies, comme celles de Polixène ne donne-

roient pas une bonne ſcène. Ses préceptes ſe répètent ; elle n'eſt au deſſus d'elle-même que lorſqu'elle ſe loue elle-même, ou lorſqu'elle dit du mal d'autrui. Sa critique eſt juſte, piquante, amère & bien exprimée : alors ſon imagination ſe féconde, & on la lit avec plaiſir. Quand elle ſe loue, c'eſt en révélant une à une ſes qualités, avec leſquelles il faut inſenſiblement familiariſer l'envie.

Cette furie, qui honore tant ſes victimes, n'a pas épargné Polixène, ſi toutefois c'eſt à l'envie qu'il faut attribuer la diſtribution de quelques ridicules ſur l'acceptation d'un emploi très-bien rempli. Du temps qu'on plaiſantoit ſur Polixène, c'étoit, s'il m'en ſouvient, en 1782, il n'y avoit ni malice ni acharnement, mais de la gaîté épigrammatique, telle que les françois la prodiguoient avant que certains ouvrages les euſſent initiés aux myſtères du gouvernement.

Ne ſoyons pas ſurpris ſi tant de gens accuſent l'envie. C'eſt une manière de ſe ſuppoſer des talens, que d'annoncer que l'on excite dans autrui ce ſentiment pénible. Cela eſt ſi incroyablement ridicule, que prouver à quelqu'un qu'il ne peut pas exciter l'envie, c'eſt faire une ſatire amère. Il y a certainement une ſorte de mérite à compoſer certains ouvrages, à raconter des hiſtoires, à dialoguer la morale, à eſquiſſer quelques tableaux de mœurs ; mais cela ne peut exciter l'envie que de ceux qu'on n'enviera jamais.

Pourquoi faire des livres ? C'eſt notre inconcevable manie. Sommes-nous parvenus à quelques poſtes diſtingués, c'eſt peu de nos contemporains, nous nous emparons de nos neveux, & nous prétendons gouverner l'avenir comme nous commandons au préſent.

Les élèves de Polixène ont mieux réuſſi que ſes ouvrages ; ceux-ci ſeront bientôt oubliés ; les autres promettent

de vivre dans l'hiſtoire ; ils la récompenſeront dans la poſtérité. Ses ouvrages oubliés ! oui, parce que c'eſt le ſort de tout livre qui n'eſt pas inſpiré par le génie. « Il règne dans ceux de Polixène une pédanterie de morale qui » aſſomme ; toujours une envie marquée » de faire des cadres ; toujours le pré- » cepte, jamais la ſéduction. On croit » entendre un homme de collége, qui » a beaucoup d'eſprit, mais qui n'a au- » cune dignité, aucune idée de cette » fleur d'imagination, de ces graces » naïves, de cette philoſophie aimable » qui fait le grand mérite de tout genre » d'écrire ».

Polixène a le talent de bien critiquer. Outre de la ſagacité dans ſa manière de voir, elle a une préciſion dans ſes remarques, qui éclaircit tout de ſuite la queſtion. Toute cenſure admet preſque toujours deux opinions. Il faut beaucoup de force pour détrôner celle qui

règne, beaucoup d'artifice pour enlever les admirateurs, ſans leur faire apercevoir qu'ils paſſent d'une erreur, qui étoit leur ouvrage, à une meilleure manière de voir, qui eſt l'ouvrage du cenſeur. C'eſt un ſecret que Polixène a trouvé, & dont elle a fait uſage avec ſuccès dans pluſieurs de ſes ouvrages. J'en excepterai la Théologie. Elle parloit alors un langage étranger, & haſardoit bien gratuitement ſa réputation. Un bon bourgeois, un de ceux de Molière, écrivoit à ſa fille :

Change donc, ma fille,
Ta plume en aiguille ;
Brûle ton papier ;
Il faut te réſoudre
A filer, à coudre,
C'eſt-là ton métier.

La leçon ſeroit trop ſévère, ſi on l'appliquoit à tous les genres ; mais elle

est parfaitement juste, si l'on s'en tient aux matières de religion.

Un individu qui n'est pas au timon des affaires, ne peut jamais faire beaucoup de mal à beaucoup de personnes. S'adonnât-on au passe-temps de nuire, il ne peut jamais s'exercer que sur le petit nombre. D'où vient donc que certaines personnes ont tant d'ennemis ? Le succès irrite la multitude, & l'on ne veut louer que les malheureux, ou pardonner seulement la fortune à ceux qui l'ont trouvée établie, dès leur berceau, dans leurs foyers. Il est vrai aussi que ce qu'on appelle des ennemis est une plaisante espèce de gens. Ils disent du mal, mais sans effet. Pour que du mal en produise, il faut avoir de l'influence; pour avoir de l'influence, il faut être connu homme d'un jugement sain & d'un esprit éclairé; pour s'être acquis cette réputation, il faut ce que n'ont point ceux qui disent du mal. Les seuls ennemis, les vrais ennemis des gens

de lettres, ou des hommes à prétention, ſont ceux qui n'en parlent point, puiſqu'ils détruiſent leur chimère, *faire du bruit.*

ASTASIE.

Astasie n'a point un eſprit tranſcendant, point de ſaillies, point de ces conceptions heureuſes qui ſuppoſent un rare préſent de la nature.

Aſtaſie ne lit pas; éducation négligée, & jamais de connoiſſances élémentaires qui nous initient au langage des bons auteurs,

Aſtaſie ne s'eſt jamais acquis ces talens agréables qu'on donne pour des goûts dominans, & qui ſe ſont emparés de tout notre loiſir.

Aſtaſie ne réfléchit guère, ne donne ni ne reçoit de conſeils, ne s'occupe ni de la renommée ni du paſſé.

Et cependant Aſtaſie plaît, & ne laiſſe rien déſirer de tous ces avantages. Pourquoi ? C'eſt qu'elle a cette gaîté naturelle, préférable à tout quand elle

vient immédiatement de l'ame; cette gaîté qui fe communique aux autres.

Aftafie s'eft repofée fur l'amour, du fort de fon bonheur. Si ce dieu l'a trop tourmentée, elle s'eft délaffée de la conftance dans des caprices aimables. Dégoûtée bientôt de l'inconftance, elle eft revenue au fentiment; & paffant ainfi par toutes les fituations, elle a exercé fon ame au plaifir, & effayé toutes les voies qui y conduifent.

Aftafie avoit été immolée à l'ambition d'un homme d'efprit, qui vouloit trouver dans fa femme la fraîcheur de quinze ans & la raifon de vingt-cinq. Il vouloit faire des jaloux, & refter feul heureux; il vouloit enfin que l'efpoir de plaire un peu fuffît aux conquérans. N'eft-ce pas trop prétendre ?

La galanterie, pouffée à de certaines rechûtes, ne peut guère être excufée, & il ne faut plus afpirer à la réputation, après certains naufrages; mais il refte encore bien des reffources à une femme

facile. On lui tient compte de tout ce qu'elle ne se permet pas ; on dit qu'elle n'obéit plus qu'à son cœur. Il y a la sagesse des femmes galantes, comme celle des femmes vertueuses. L'une consiste à tout refuser ; l'autre à ne rejeter que les offres où le cœur n'est pour rien.

Astasie avoit de la grace dans le regard, dans le souris, dans le maintien ; un grand usage, qui suppose des nuances si fines, qu'aux yeux de bien des gens il passe pour de l'esprit ; de la générosité, que l'on prend aisément pour l'ensemble de beaucoup de qualités ; une légereté qui ne pèse sur rien, & que la plupart des observateurs croient inconciliable avec la méchanceté. On ne rendroit pas justice à Astasie, si l'on ne disoit pas qu'elle a su faire cet assemblage de demi-qualités recherchées dans la vie sociale. Telles sont la complaisance, l'urbanité, l'humeur égale, une générosité pratique dans les petits détails de la vie, la douceur : la source de

ces apparences de vertu ſans doute n'eſt pas bien pure ; mais elles jettent du charme dans la vie ordinaire ; elles donnent des momens agréables ; & ces jouiſſances répétées font ce qu'on appelle le bonheur de la vie. On peut être ſans caractère , & très-aimable. Ce n'eſt pas même un paradoxe de dire que ce qu'on appelle *du caractère* , eſt plus utile qu'agréable. La nuance qui ſépare le caractère , de la roideur , eſt fort difficile à marquer. Si j'étois même sûr qu'on voulût ſaiſir ma penſée, je dirois que rarement la vertu embellit l'exiſtence. Monteſquieu a dit qu'il étoit amoureux de l'amitié ; mais il n'a pas dit qu'il l'étoit de la vertu.

Si mon Aſtaſie préféra l'amour à la première , & fut quelquefois infidèle à l'autre , c'eſt moins ſa jeuneſſe imprudente qu'il en faut accuſer, que ſon ambitieux époux. Il couvrit de fleurs les bords de l'abîme, & la promena deſſus. L'inexpérience d'Aſtaſie ſe trouva au

milieu des ſpéculations coupables de la fureur de parvenir ; elle fut entraînée dans le tourbillon des menſonges, des noirceurs, des méchancetés de tout genre; & cet époux négociareur couvrit ſes yeux du bandeau de l'amour, qui l'égara loin des ſentiers tortueux de l'ambition & de l'intrigue.

Les femmes ſe trouvent ſouvent dans des poſitions qui commandent l'indulgence. Un enfant qui ſeroit confié à un homme qui feroit de la faveur un monopole, du jeu une reſſource odieuſe, puiſqu'il le dépouilleroit de la ſeule choſe qui le fait excuſer, la paſſion; de la beauté le prix de ſes ſpéculations, qui corromproit ſon cœur, & pareroit ſa figure pour un autre; une jeune perſonne, dis-je, n'eſt-elle pas alors plus à plaindre qu'à blâmer ?

Enſuite la coquetterie s'en mêle ; on aime pour ſon propre compte ; on ceſſe d'eſtimer celui à qui l'on doit des égards; le déſir de plaire jette dans des

complaifances ; les complaifances tiennent de près aux foibleffes ; les foibleffes répétées conftituent la femme galante : la galanterie eft le befoin du plaifir ; & quand le plaifir eft devenu néceffaire, on tombe dans les égaremens.

FULV A.

FULVIA s'étoit arrangée pour réaliser à peu près toutes les jouissances de ce monde. Un grand fonds de gaîté avoit été au delà du terme ordinaire; non cette gaîté pétulante qui lasse ceux qu'elle amuse, & attriste les autres; mais cet enjouement qui naît d'une position agréable & d'un esprit bien fait.

Les talens sont une ressource, lorsque, dans la société, ils ne remplissent que des momens de vuide; c'est un supplément délicieux à la conversation; c'est une façon de suspendre la médisance & de prévenir la satiété. Tel est l'usage qu'en faisoit Fulvia. On auroit juré qu'elle les avoit reçus tout perfectionnés des mains de la nature, sans avoir la peine de les acquérir.

Son jugement étoit sûr, parce que son tact étoit extrêmement fin. Habituée à vivre avec un homme d'un goût exquis, à entendre des ouvrages rares, à écouter un censeur austère, mais équitable, sa première sensation ne l'égaroit presque jamais, & l'amitié, qui cause ordinairement de si pardonnables erreurs, n'influoit point sur son suffrage.

Fulvia a vécu trente ans avec l'homme le plus aimable & le plus difficile, le plus gai & le plus humoriste, le plus amène & le plus violent, le plus indulgent & le plus inégal; elle a obtenu la confiance la plus entière, & essuyé les disgraces les plus injustes. Au milieu de toutes ces contradictions, elle a su se rendre nécessaire, & se faire pardonner ses torts; car Fulvia n'étoit pas d'une perfection désespérante.

Le grand homme auprès de qui elle passoit ses jours, ou plutôt à qui elle les avoit consacrés, devenoit quel-

quefois un enfant, mais un enfant irrafcible, boudeur. Elle connoiffoit ces maladies paffagères de l'efprit, & fe conduifoit de façon qu'elle cachoit fes propres défauts à celui qui l'en eût volontiers rendue la victime.

Mes mémoires ne me difent pas comment Fulvia traita l'amour ; mais j'imagine qu'elle ne le rebuta point, & que lui, de fon côté, ne prétendit point la mettre au rang de fes martyrs. Il y a une manière de mettre ce dieu à la raifon. A la vérité, il faut renoncer à cette ivreffe de fentiment, le don le plus précieux de cet enfant du ciel; on s'en confole par la vivacité, toujours renaiffante, d'un plaifir moins célefte, mais bien vif encore.

Fulvia pofsède à un haut degré cette nobleffe de procédés qui répand de l'éclat fur toutes les actions de la vie. Il eft inconcevable comment une qualité qui fert fi bien l'amour-propre, eft étrangère à tant de perfonnes. On en

tient cependant un grand compte à ceux qui la poſsèdent ; preuve qu'elle eſt moins commune que digne d'être citée.

Avec quel intérêt nous lirions les mémoires de Fulvia, ſi ſes deux divinités favorites, la pareſſe & l'amour du plaiſir, lui avoient permis de les écrire ! Si elle les eût écrits comme elle cauſe, la lecture en eût été piquante, parce qu'on y eût trouvé ce qui ne laſſe jamais, le naturel & la vivacité ; elle nous eût fait connoître un homme qui nous a inſtruit ſoixante ans, qui nous a fourni la matière de cent volumes, & ſur lequel nous ne ſommes pas encore d'accord. Le réſumé des converſations de Fulvia eſt que ce phénomène, qui nous a ſi long-temps occupé, étoit né pour gouverner les opinions en amuſant les hommes, & rempliſſoit à lui ſeul un tel eſpace ſur la terre, qu'elle étoit partagée entre ſes diſciples & ſes détracteurs. Né pour inſtruire, pour faire

verser des larmes, pour conserver cette étincelle de gaîté que les François garderent long-temps, comme les vestales le feu sacré, mais qu'ils ont laissé éteindre depuis que les calculs économiques sont venus les troubler sans les enrichir, ou du moins les occuper sans gloire & sans utilité, pour détruire cette superstition qui désola la France pendant deux siècles, & faire régner cette liberté dans les opinions, qui a amené la liberté politique,

Beaucoup de gens ont blâmé Fulvia d'avoir quitté un nom qu'on auroit associé, plus d'une fois, à celui d'un homme immortel. Sans doute elle n'a pas gagné au change. Il est plus que difficile d'expliquer une liaison qui, dans aucun sens, ne pouvoit être un sacrifice. Le mariage est l'écueil de la raison humaine. Les lois, qui l'ont rendu indissoluble, ont tendu un piége cruel à l'humanité. On conçoit cependant que, parvenue à un âge marqué, on

redoute la folitude domeftique ; c'eft-à-dire, dans les momens qu'on ne peut donner au monde. Fulvia parvenoit, fans doute, à y fuppléer par le choix de deux compagnes dont elle eût fait le bonheur. Mais un principe de fageffe parmi les femmes eft de ne pas tenter de vivre avec d'autres. Il fe fait une révolution dans le caractère d'une femme ; fa douceur s'altère, fa gaîté s'enfuit, fes reffources diminuent, fon imagination fe glace, l'indifférence arrive, l'aigreur s'en mêle, les épigrammes vont leur train, les propos fecrets commencent ; un éclairciffement les fuit ; les reproches fe multipient ; on fe fépare ; un ami officieux réconcilie. Pour quelques jours, on fe fupporte ; les mêmes griefs reviennent ; la feconde rupture fe fait avec plus d'éclat ; les ridicules fe partagent, & les deux partis fe réfugient dans la fociété des hommes, qui aiment ou qui adorent, du moins, qui pardonnent & qui gou-

vernent les affections qu'ils ont fait naitre.

Voilà ce que Fulvia fait beaucoup mieux que nous, & ce qui vraisemblablement l'a jetée sous le joug de l'hymen.

AXIANE.

Il faut un certain mérite pour conſerver long-temps une conquête que vingt rivales ſont toujours prêtes à enlever. Ce mérite doit être plus réel encore, lorſqu'il n'eſt pas accompagné du preſtige enchanteur de la figure. Ceux qui feroient honneur à l'habitude, de la conſtance, ne feroient que renforcer mon opinion; car le talent de ſe rendre nécèſſaire en ſuppoſe bien d'autres.

Axiane a cette gaîté qui ne naît pas de l'inſouciance, mais qu'on peut définir un préſent de la nature; c'eſt le don de voir les objets comme on les verra trois mois après le premier moment de leur exiſtence. C'eſt un éloignement ſecret de croire au mal, aux méchans, aux ennemis; c'eſt une teinte

de frivolité qui écarte les grands ressorts de l'ambition, penchant funeste qui ballote sans cesse l'ame, & la tient entre les craintes réelles & les espérances fugitives.

Il est des rôles si difficiles à jouer, que c'est déjà faire du bien que de ne pas faire de mal. Axiane n'irrite pas contre elle cette troupe mercenaire de salariés qui tiennent pour un vol ce que la faveur obtient ou accepte.

La calomnie, qui ne respecte rien, n'a pas dérogé à sa marche en faveur d'Axiane. Les lettres passionnées des femmes à d'autres femmes ne prouvent rien ; c'est un délire d'imagination qui se jette sur ce qu'il rencontre. La célèbre Christine écrivoit à la belle marquise de Ganges la lettre suivante.

« Si j'étois homme, je tomberois à vos pieds, soumis & languissant d'amour; j'y passerois les jours, j'y passerois les nuits pour contempler vos divins appas; & pour vous offrir un cœur tendre,

paſſionné, & fidèle. Puiſque cela n'eſt pas, tenons-nous-en, incomparable marquiſe, à l'amitié la plus pure, la plus confiante, & la plus ferme; de mon côté, voilà tout ce que je peux : mais mes brûlans déſirs ne ſont point ſatisfaits. Vos beaux yeux, vous le ſavez, ſont les auteurs innocens de tous mes maux; eux ſeuls peuvent, dans un inſtant, en réparer l'outrage, & faire mon bonheur en les adouciſſant. Me refuſeriez-vous, hélas! un de vos regards gracieux? Non, non; auſſi ſenſible que belle, vous écouterez avec complaiſance les tendres plaintes de ma douleur profonde, & je paſſerai le reſte de ma vie dans un doux enchantement ».

On parle beaucoup de cette folie, qui, ſans doute, a dû avoir ſon tour dans un ſiècle corrompu & épuiſé, mais qui ne durera pas, ſi elle exiſte, & qui exiſte moins qu'on ne ſe plaît à le répandre.

Axiane eſt femme, c'eſt-à-dire, qu'elle

en a les goûts, les foibleſſes, l'agrément, la grâce, la frivolité; & comme ce caractère commence à devenir rare, comme l'on n'a plus guère que des femmes intrigantes, ou ariſtocrates, ou politiques, & qu'en recherchant leur ſociété, on retrouve les mêmes entretiens, peut-être préfère-t-on où l'on peut aller ſe délaſſer, & ſuſpendre les méditations continuelles qu'exigent aujourd'hui les clubs, les aſſemblées, les points de réunion de l'homme en ſociété.

N'y auroit-il pas une eſpece d'orgueil à conſerver le genre d'agrémens propres à un ſexe, ſans emprunter le ſolide mérite auquel l'autre eſt condamné? Pourquoi les femmes, ſi jalouſes de commander, dit-on, ne devroient-elles pas leurs conquêtes à leurs charmes perſonnels?

Je pardonne à mon héroïne d'établir une certaine proportion entre ſes goûts & ſes moyens. Elle aime à orner ſa ſolitude, à parer ſa perſonne, à

donner leurs aiſes à ceux qui les recherchent. Tout eſt ſoigné chez elle ; c'eſt plutôt un temple où repoſe une divinité, qu'une retraite où vit une veuve conſolée. Heureuſe ſi ſes goûts rempliſſoient ſon ame ! Trop puériles pour la ſatisfaire, elle les perd de vue pour le jeu qu'elle adore, qui la tue, que tout l'invite à abjurer, mais qui maîtriſe ſon ame avec un deſpotiſme contre lequel échouent même l'intérêt & la vanité.

Si les femmes viennent jamais à découvrir un certain ſecret, elles feront bientôt la conquête de notre ſexe. La beauté nous ſéduit, l'eſprit nous aiguillonne, la ſenſibilité nous entraîne, la douceur nous ſubjugue. C'eſt l'aimant qui attire toutes les ames ; c'eſt le charme qui agit ſur tous les hommes. En effet, le conquérant qui veut ſe délaſſer de la gloire, l'ambitieux qui ſuſpend ſes actifs projets, l'homme de lettres qui s'arrache à ſes méditations,

l'adminiſtrateur qui laiſſe repoſer les deſtins du monde, oublient leurs tourmens & leurs fatigues auprès de la beauté qui ſourit, excuſe, pardonne, revient, oublie. L'indulgence eſt en général la vertu des mortels; elle doit entrer pour moitié dans l'exiſtence des femmes; & les vertus maſculines, les prétentions au caractère, l'immutabilité des principes, ſont des qualités, ſans doute, mais toujours aux dépens des graces & de l'amabilité. La foibleſſe eſt la ſource de cent défauts, & l'indulgence la mère de cent vertus. C'eſt au bon eſprit à bien marquer la ligne qui ſépare ces deux ſenſations.

OLYMPE.

OLYMPE eſt parvenue à la conſidération par une route tout-à-fait plaiſante. Elle ne ſe doutoit pas de la grandeur de ſes deſtinées ; & , depuis que la ſienne a changé, elle ne croit pas même au paſſé.

Le lendemain qu'elle eut épouſé ſon premier époux, elle s'aperçut qu'elle étoit veuve. Libre de diſpoſer d'elle-même, ſon cœur s'envola chez un homme aimable, malheureux dans les cours étrangères, heureux à la ſienne, & dont la deſtinée a toujours été de ſe voir plus aimé au dehors qu'au dedans.

L'abſence prépare ou décide l'infidélité. L'amant part pour le Nord. Deux rivaux ſe préſentent ; tous deux timides, tous deux amoureux de bonne foi, tous deux offrant des ſacrifices, tous deux

peu accoûtumés aux refus. L'un, nourriſſon de la gloire, offroit ſon cœur & ſa fidélité ; l'autre, accoutumé à des conquêtes plus douces, demandoit des chaînes ; il fut préféré.

Olympe entraînoit ſon nouvel amant dans les charmes d'une converſation pleine d'intérêt ; les accens de ſa voix rediſoient, avec l'expreſſion de la mélodie, ce que ſon cœur avoit laiſſé deviner ; les à propos de la ſcène étoient une nouvelle maniere de s'entretenir d'une paſſion naiſſante ; le plaiſir réſonnoit ſur les cordes de ſa lyre ; & ce paſſage continuel de la raiſon aimable au talent enchanteur, & du preſtige des talens aux éclairs de la gaîté, enchaînoit inſenſiblement un être né dans cette claſſe, où le plaiſir eſt le premier des beſoins, & la ſeule choſe que lui ait refuſé la nature, avare au moins de ce don, pour tenir la balance entre tous les humains.

L'idée d'un bonheur ſi pur pourroit échapper & altérer la jouiſſance. Des

fermens mutuels doivent le confacrer ; l'amour lève les obftacles, & ce dieu fait un de ces prodiges, qui n'en eft un cependant que dans les pays à préjugés. Olympe a perdu un efclave timide ; & celui-ci, au lieu d'une maîtreffe capricieufe, a trouvé une compagne fenfible à la gloire. Aux dons de la fortune, fe joignent les hommages forcés de ces hommes dont le métier eft de fervir, & le bonheur dans un des regards de l'idole du jour.

Olympe redoubla de foins pour garder fa conquête ; elle chauffa le cothurne & le brodequin, protégea les arts, appela le bel-efprit, réunit les plaifirs ; mais ne fut pas écarter l'intrigue domeftique, qui empoifonne tout, & trouble les innocentes perfidies que le don de féduire fait à l'amour heureux, qui procurent un amufement de plus, fans amener la rupture, & qui vous laiffent les douceurs de la fidélité, fans l'ennui de porter les mêmes chaînes.

Convenons

Convenons cependant qu'Olympe fit du séjour de son amant le rendez-vous des arts aimables & des passions choisies ; mérite d'autant plus rare dans un siècle qui semble avoir renoncé aux plaisirs délicats, pour se livrer aux clubs politiques & aux cafés tumultueux.

Un médecin aveugle détruisit l'édifice du bonheur. Olympe est dans les larmes ; désertant ces lieux enchantés, elle vient se couvrir de crêpes dans une retraite profonde : du moins a-t-on tout préparé pour recueillir ses soupirs.

Le temps mit un terme aux douleurs les plus vives ; il fut secondé par l'idée d'avoir recouvré la liberté. Les jeux, les ris, exilés pour un moment, reprirent leur ancien empire. Olympe donna la main à l'amour. Triste & chancelante, elle eut le malheur d'aimer, ou plutôt d'afficher celui.... il est fugitif.

L'espoir de dominer, l'idée d'être entourée d'esclaves, étoient les vrais besoins de l'ame d'Olympe. L'amour

leur prêtoit son voile officieux. Combien de femmes livrent leur secret en faisant certains choix ! N'est-ce pas sacrifier à l'ambition, que de sourire aux vœux d'un sexagénaire, expiant les imprudences du jeune âge par des infirmités vengeresses de la décence méprisée ? N'est-ce pas sacrifier à la volupté, que de se permettre un jeune homme frais comme la rose, qui ne sait que rire & caresser ?

Olympe a ouvert sa maison à tous les goûts, au jeu qui maîtrise ses partisans, au plaisir qui s'arrange, à la gaîté qui masque les goûts peu délicats, à la dignité qui en impose à la calomnie, au tumulte qui a son coin d'utilité, en ce qu'il sert à cacher ce que l'on veut dérober aux yeux observateurs. Elle affecte une bonhomie à laquelle les sots ne manquent jamais de se prendre ; ils croient à la bonté de ceux qui se disent bons, comme à la sensibilité de ceux qui parlent sans cesse de leur cœur. Olympe

les connoît pour les avoir vus autrefois. Depuis, elle apprit à en tirer parti. Cela s'appelle ſortir très-adroitement de leur claſſe.

Olympe aime à être adorée. Excepté le bel-eſprit, les talens, l'uſage du monde, la figure, l'amabilité, le rang, elle n'a nulle prétention. Qu'on ne ſe donne pas pour dévote, pour politique, pour femme ſavante, pour économe, peu lui importe tout le reſte.

ORPHOSIS.

ELLE a tout connu, tout eſſayé, tout aimé, & s'eſt dégoûtée de tout. Ayant peu à ſe louer des hommes, beaucoup à ſe plaindre des femmes, elle a cherché la retraite ; mais elle a fait de cette retraite l'aſile des plaiſirs. Elle y a introduit les hautes ſciences, les rêveries, tous les amours, platonique, phyſique ; tous les arts, muſique, peinture, hygienne ; la bonne chère, la médiſance, la tracaſſerie ne ſont point rebutées ; c'eſt enfin la retraite la moins ſauvage qui exiſte.

Le théâtre change ſouvent ; la conſtance n'eſt pas un titre aux préférences : le bel-eſprit n'en obtient pas davantage. On aime une médiocrité qui s'extaſie tout naturellement. Ceux qui ſe laſſent d'admirer, acquièrent bientôt une liberté complète ; & s'ils s'aviſoient de n'en pas

profiter, bientôt on leur en feroit connoître le charme.

Orphofis n'a jamais triomphé de trois défauts effentiels ; la timidité étouffe fa penfée, qui n'eft pas trop prompte à fe faire jour ; le dégoût lui fait abandonner fans égard ce qu'elle a pris fans examen. Soit indécifion, foit foibleffe, elle n'eft jamais sûre de fa volonté. Les flatteurs s'en emparent, & ce n'eft que long-temps après qu'elle découvre n'avoir été que l'inftrument des volontés étrangères.

Sur un point cependant elle eft bien digne de remarque. Condamnée, par fon rang, à être entourée de femmes, elle ne leur a jamais livré la moitié de fon exiftence ; mais établiffant dans fon palais une efpèce de république, chacun y vit pour foi, & ne porte dans la fociété qu'une légère partie de fon temps & de fes affections. Ce font plutôt des reffources pour le befoin, que des jouiffances de chaque inftant.

Orphoſis s'eſt ſur - tout attachée à raſſembler des caractères oppoſés. L'une eſt bonne, douce, & d'une humeur égale, ſans fadeur & ſans complaiſance ſervile. L'autre eſt décidée, tranchante, mais ſans oublier ce que ſa poſition lui ordonne d'écouter, de faire ou de ſupporter. Une troiſième, bel-eſprit, ſe jette à corps perdu dans tous les paradoxes ; & la dernière, ſpectatrice philoſophe de tout ce qui ſe paſſe ſous ſes yeux, rit, ſans humeur, de la pauvre eſpèce humaine.

Orphoſis a déconcerté la deſtinée. Annoncée dans le monde comme un prodige, & condamnée, par ſon rang, à vivre dans le faſte, on s'attendoit à un rôle brillant, ſoit que l'amour ſe chargeât d'embellir ſon hiſtoire, ſoit que la vertu ſe chargeât d'en faire les frais. L'amour & la vertu ont en effet tous les deux fourni des épiſodes intéreſſans.

Il eſt un défaut qu'on n'acquiert, non

plus qu'on ne s'en corrige ; la nature le donne & le conſerve, la raiſon le déſapprouve & l'augmente ; & ceux qui veulent en guérir, en font un ridicule, ſans le diminuer. Ceci tient un peu du logogryphe ; mais dès que vous ſaurez que le mot de l'énigme eſt la timidité, alors peut-être la trouverez - vous aſſez juſte. C'eſt donc cette timidité qui a eu une influence extraordinaire ſur la vie d'Orphoſis, qui l'a éloignée de la cour, qui l'a circonſcrite dans un cercle plus étroit que choiſi, qui a donné à ſes parens trop d'empire ſur elle ; mais auſſi comme ce que nous appelons nos vertus tient intimement à nos défauts, cette timidité l'a préſervée, à peu de choſe près, de ces folies aimables qu'on nomme foibleſſes, & qui changent de nom à meſure qu'elles ſont répétées ; cela s'appelle d'abord ſentiment, enſuite ſurpriſe faite au cœur, après imprudence. Ces trois ſenſations ne mènent pas à grand'choſe ; mais bientôt arrivent les

coups de sympathie, les paſſions, les enſorcellemens qui mènent aux ſacrifices importans. L'ame ſe repoſe de ſes grands mouvemens, ſans jamais ſe déshabituer de la ſenſibilité. Dans ce nouvel état, on n'a plus que des diſpoſitions, des penchans ſecrets, des goûts vifs. Les chagrins de l'inconſtance épurent l'ame ; on invoque l'amitié, & l'on brûle à ſes pieds le roman de l'amour. L'amour n'eſt pas la dupe de ce courroux paſſager, & ſait bien qu'il n'a fait que changer de nom, ou pris une route différente, pour arriver au même but. Dans ces phraſes à la Crébillon, Orphoſis retrouvera des ſouvenirs agréables.

Les parens ne peuvent pas donner la beauté, la nature s'eſt réſervé ce don, au deſſus de tous les autres ; mais ils peuvent donner les talens qui doublent ſon prix. Rendons hommage à Orphoſis. Les cordes de ſa harpe retentiſſent dans toutes les ames ; ce n'eſt pas un ſon harmonieux qu'elles expriment, c'eſt un

ſentiment qu'elles répètent. Son pinceau brillant donne la vie à ce qui n'eſt que régulier, & de la grace à ce qui n'eſt qu'agréable. Le goût, qui pare le talent & la beauté, eſt devenu chez elle un guide ſûr, qui embellit tout ce qu'elle conçoit & fait exécuter.

Telle eſt Orphoſis. Pourquoi de prétendus naturaliſtes l'ont-ils égarée dans les triſtes ſecrets de Meſmer ? Pourquoi des novateurs crédules l'ont-ils conduite dans l'auditoire de Lawater ? Ce n'eſt point en Angleterre, ce n'eſt point en France que ces rêveries doivent s'accréditer ; & les baquets, les ſociétés olympiques feront un jour la honte de ce ſiècle, auquel cependant ils ne ſurvivront pas.

LEUCOTHOÉ.

CHARMES de la figure, pourquoi difparoiffez-vous ? Charmes de l'efprit, pourquoi vous affoibliffez - vous ? Du temps que les fées douoient les mortelles, celles-ci n'étoient pas mieux traitées que Leucothoé ne le fut. Figure impofante, taille noble & parfaite, éloquence irréfiftible, graces du maintien, fon de voix enchanteur, courage de l'ame, des fens voluptuteux, elle a tout poffédé. Elle fait être tout à la fois douce & cauftique, fière & complaifante, amante & amie ; elle conferva de fon fexe ce qui le fait adorer, & prit du nôtre ce qui le fait rechercher ; & , pour comble de biens à tant de dons précieux, elle joignit la fenfibilité ; non cette difpofition à croire l'imagination d'un homme enflammée du feu du défir, mais

ce retour envers un ſentiment éprouvé, qui ſe plaît à récompenſer l'homme ſincère qui ſe dévoue.

Leucothoé compta pour rien ce manége des ſens, ces ſurpriſes faites à la raiſon, ces jeux de la nature, qui n'a guère qu'une façon de s'expliquer. Elle fit du plaiſir le prix de la tendreſſe, & remercia ſouvent le deſtin de lui avoir donné ces appas qui récompenſent le ſentiment; mais jamais elle ne convertit en ſpéculations, des foibleſſes réfléchies, & le cœur toujours diſtribua ſes faveurs.

Voulez-vous voir une femme toute nouvelle? ſaiſiſſez l'inſtant où Leucothoé, en belle humeur, fait ſes portraits. D'un héros elle fait un nain; d'un *beau*, une caricature; d'un homme d'eſprit, un ſot qu'on plaint; d'une prude, une catin qu'on aime ſans l'eſtimer. Elle joue ſur le mot, diſtribue le ridicule, & frappe toujours ſi juſte, qu'il faut,

malgré soi, contribuer au sacrifice de celui qu'elle immole. Idée, expression, saillie, force, tout est à son choix; & l'habitude de n'épargner personne fait qu'on lui croit une espèce de justice dans ses sarcasmes.

Etoit-ce vous, Leucotohé, qui deviez vous prêter à ces jongleries mystiques, en faveur un moment, perdues aujourd'hui dans la masse des grands événemens qui tour à tour nous étonnent, nous consolent, & nous affligent? Sans doute vous eussiez honoré cette secte, vous l'eussiez relevée du moins, si elle pouvoit l'être. Mais que faire entre la folie ou l'ignorance, la mauvaise foi ou la crédulité? Quand la Valliere courut aux carmélites, elle ne fit que donner le change à son cœur; mais les tristes rêveries des martinistes affoiblissent l'esprit, & ne disent rien à ce cœur.

Leucothoé est d'autant moins excusable, qu'elle n'avoit pas attendu, pour

orner ſa raiſon, que le temps eût outragé ſes graces. De bonne heure elle réunit le talent de penſer au don de plaire. Sans convoquer des bureaux d'eſprit, ſans faire de petits vers, ſans haſarder de mauvaiſes pièces ſous le voile toujours tranſparent de l'anonyme, ſans faire des volumes de morale, qui peut être contenue dans douze pages, ſans emboucher la trompette épique, ſans charlataniſme, ſans amans beaux-eſprits, elle s'eſt fait une réputation qu'envient en ſecret nos modernes Saphos, & qu'elles ont raiſon d'envier, s'il eſt vrai, que l'uſage habituel d'un eſprit qui ne tarit jamais vaille mieux que l'emploi pédanteſque de l'eſprit des autres, art qui appartient à tout le monde.

On a dit de Leucothoée qu'elle n'avoit jamais refuſé la réputation d'une femme à ſa haîne, & un bel homme à ſes déſirs. D'où vient ce penchant effréné à la vengeance ? C'eſt qu'on eſt

parvenu à en faire une eſpece de vertu. Qui ne ſait pas ſe venger, dit-on, ne ſait pas aimer ; la vengeance eſt le plaiſir des dieux ; & avec le ſecours de quelques lieux communs de tragédie, on érige en vertus héroïques, des paſſions furieuſes.

Ces défauts que les hommes revendiquent, s'allioient, dans Leucothoé, à un goût bien différent ; elle cultiva les talens enchanteurs ; la harpe réſonnoit ſous ſes doigts ; & cet inſtrument, qui devient une parure entre les bras de celle qui l'interroge, fut plus d'une fois l'interprète de l'amour & le délaſſement du vainqueur. Heureuſe la femme qui ne s'en repoſe pas uniquement ſur ſes charmes, & qui ſait que ſi la beauté commence les conquêtes, c'eſt le talent qui les achève & les conſerve !

Si Leucothoé eût paru dans le monde à l'époque où tout ſe régénère ; ſi ſon ame de feu eût été agitée par les grands

événemens qui nous occupent; elle eût doublé ſes moyens; mais vivant à une époque, où la volupté donnoit ce que nous eſpérons de la liberté, Leucothoé a vécu pour l'amour.

ZAMOLLINA.

ZAMOLLINA, née d'une famille que l'amour, les graces, & la fortune traitèrent également bien, a conservé à sa maison ces trois divinités protectrices. Dans son printemps, son cœur lui donna un peu de peine à gouverner ; elle étoit disposée à expédier promptement une passion ; mais de petits malheurs amenèrent cette prudence que, pour l'intérêt même de ses plaisirs, il faut prendre pour tutrice.

Zamollina étoit précisément ce qu'on appelle une très-*jolie* femme. Un front ouvert & bien dessiné ; des yeux encore plus caressans que tendres ; le souris du bonheur & de la volupté ; des joues parsemées de roses, & ces agrémens que les anciens romanciers appeloient l'asile des graces ; des dents vraiment asiatiques ; un

un teint éblouiſſant, une gorge enfin où la nature avoit prodigué ſes richeſſes ſans profuſion. On croira que j'ai volé ce portrait à feu Dorat, on ſe trompera ; ce n'eſt qu'une réminiſcence, & ma mémoire infidèle me laiſſe sûrement fort au deſſous de l'original. A ces charmes impérieux joignez les charmes plus impérieux encore du caractère. Sa douceur calmoit tout ce qui l'approchoit ; & ſa gaîté, quelquefois même un peu vive, prévenoit la monotonie qui naît de cette extrême douceur.

Ces qualités naïves de la jeuneſſe furent un peu gâtées par les aſtuces de l'amour. Ce dieu n'eſt jamais ſans myſtère, & la néceſſité de ſe cacher coûte toujours quelque choſe à la franchiſe : de là commence une nouvelle maniere d'exiſter ; la fineſſe remplace l'étourderie ; les calculs ſuccèdent à l'abandon ; un peu de défiance ſe mêle aux plus doux ſentimens. La perfidie qu'on éprouve, ou du moins l'inconſtance qu'on prend

pour telle, font connoître des passions malignes, telles que la colère & la vengeance. Ainsi s'altère la pureté de l'ame; ainsi l'on commence à avoir besoin d'indulgence.

Zamollina se reposa quelquefois de son bonheur sur des hommes aimables; l'un étoit ce qu'on appelle un homme de cour; tous ses dehors attestoient l'intérêt le plus vif. Le désir de plaire, quand il est soutenu, est un hommage auquel on ne résiste point. Les soins délicats, sans être prodigués, cette foule de riens, interprètes d'un cœur qui a besoin de se trahir, l'art de deviner les désirs de la femme qu'on veut conquérir, sont des piéges tendus à la sagesse, presque toujours au profit de l'amour. L'homme enfin qui ne fatigue point par des déclarations, qui ne précipite pas le moment des récompenses, qui craint de perdre le peu dont il jouit, est un être si dangereux, que les résistances alors deviennent une chimère. La vertu abandonnée

ſe tait, & l'ivreſſe du plaiſir & des ſen-timens s'empare de l'ame tout entière. Zamollina ne nous dira pas ſon ſecret ; mais vraiſemblablement elle eſt de notre avis.

Il eſt une autre claſſe d'hommes qui embarraſſent encore une femme décidée à une certaine ſévérité. Je ſuppoſe, par exemple, qu'on joignît la fleur du bel-eſprit au ton d'un courtiſan, & l'activité de l'intrigue aux projets combinés d'une vaſte ambition ; que connoiſſant les hommes diſtributeurs des graces, on les eût rendus faciles à les accorder, à force de les diſtraire ; & qu'ainſi, aſſociant une femme à toutes ſes ſpéculations, on fît éclore dans ſon ame les germes de dix paſſions à la fois, ce ſeroit une nouvelle manière de la ſubjuguer. Si, dans le choc des contrariétés inſéparables d'une pareille entrepriſe, on propoſoit l'amour comme un adouciſſement aux contradictions & une manière de les ſupporter, quelle eſt la

femme qui ſe refuſeroit à cette compenſation, & qui ne s'eſtimeroit heureuſe de ſoutenir ſon ami dans la carrière ? Zamollina ſe feroit dévouée généreuſement, & eût remercié les Dieux d'avoir mis dans ſon cœur ce feu divin qui électriſe les hommes & double leurs reſſorts.

La fortune, qui ſe plaît à faire des prodiges, & à donner aux hommes des preuves éclatantes de ſon pouvoir, plaça l'époux de Zamollina dans un poſte alors brillant ; il ne fut point ingrat, & montra à cette fille du ſort qu'il ſavoit profiter de ſes faveurs. Il ne ſe plongea pas tout entier dans les calculs de l'or ; toutes les jouiſſances eurent leur tour : il pourvut à tout, à l'illuſtration de ſa maiſon, aux beſoins de l'avenir, au bien-être de ſes amis. Il eut grand ſoin de ne ſe laiſſer jamais importuner par les rêves de la gloire, par les travaux du miniſtère, par les plaintes de l'armée ; & marchant droit vers ſon but, il parvint à l'unique choſe qui l'occupoit.

Zamollina, qui gagnoit à ce marché l'abondance & la liberté, jouit de l'une & de l'autre ſans faſte & ſans excès ; mais la mort lui ayant enlevé un objet de ſes affections, & la diſgrace ayant renverſé l'époux, le chagrin la conduiſit à la réflexion, la réflexion au néant des choſes humaines, le vide des choſes humaines à une autre ſource de conſolation. Elle imagina que le ciel même venoit à ſon ſecours. L'examen des affaires divines la jeta dans pluſieurs ſyſtêmes, tour à tour accrédités. La croyance aux eſprits a le double appât de nourrir ſans ceſſe la curioſité & l'eſpérance. On croit à chaque inſtant retrouver ce qu'on a perdu, ou connoître ce qu'on n'a jamais vu. D'ailleurs le commerce avec les céleſtes intelligences a quelque choſe de plus piquant & de plus neuf que celui avec les directeurs de conſcience & les dépoſitaires des foibleſſes humaines.

Zamollina avoit un grand fonds d'a-

mabilité ſans doute, puiſqu'il a réſiſté aux pitoyables rêveries qui, dans le cours de cet ouvrage, ont déjà excité notre humeur.

Quand on obſerve la vie des femmes qui ont joué un rôle, on voit que le plaiſir eſt un ingrédient eſſentiel à la compoſition du monde, & que ſa plus belle moitié languiroit, ſans les inſpirations de l'amour. Sous pluſieurs rapports, c'eſt un ſingulier coup-d'œil que celui de l'organiſation de la ſociété, dans les pays que l'on dit parvenus au plus haut degré de civiliſation. Ce qu'il y a de plus intéreſſant, ce ne ſont pas les effets, mais bien les cauſes; & ce mouvement éternel qui produit les élévations & les chûtes, l'opulence & la misère, la renommée ou l'oubli humiliant, la faveur ou la diſgrace, eſt une ſource inépuiſable de méditations. Il en eſt une de regrets, c'eſt lorſqu'on a donné une confiance précipitée à des

hommes qu'il faut désavouer, au moins par son indifférence. Ils vous forcent à paroître dans des scènes cruellement désagréables, & si désagréables, que je me reprocherois d'en retracer le souvenir.

FAUSTINA.

LES femmes, dans nos mœurs, ne peuvent guere ſe rendre célébres que par la béauté ; les talens de l'eſprit ſont ſi voiſins du ridicule, & l'on fait aujourd'hui ſi peu de cas de ce qui n'eſt qu'eſprit, que la réputation qui en provient eſt toujours mélangée de quelques réflexions déſagréables ; mais auſſi la beauté & la diſpoſition à en faire uſage, entraînent tant de petits écarts & des chagrins ſi réels, que, tout bien examiné, elle eſt un préſent vraiment funeſte. Où nous conduira cet exorde, dit le ſpectateur impatient en parcourant cette galerie ? D'abord qu'eſt-ce que Fauſtina ? Une femme ſinguliere ſous bien des rapports. Elle poſſede l'art d'intéreſſer au même dégré des hommes d'un goût, d'un état, d'un caractère tout à fait différens. Elle s'eſt occupée du bonheur d'un homme minutieux, ſans

volontés à lui, parlant beaucoup, ſans éloquence, ayant le tic de vouloir être toujours ce qu'il n'étoit pas. De ce combat ſoutenu contre la nature, réſultoit mille ridicules que Fauſtina partageoit juſqu'à un certain point. Elle a également pris ſoin du bonheur d'un homme décidé, qui ne ſe payoit pas de ſoupirs, & vouloit ſavoir ce qu'il faiſoit en aimant; & d'un autre mis dans le monde à l'époque où les femmes gâtoient leurs amans, & qui commençoit par ſe faire adorer avant de ſe mettre en aucuns frais de ſentiment. Enfin elle prêta ſon oreille, prompte à ſaiſir les inſinuations, aux propos ſéduiſans d'un homme fait pour flatter la vanité, amuſer l'eſprit, tranquilliſer la raiſon ſur les ſuites d'un penchant, & intéreſſer aſſez le cœur pour juſtifier toute eſpece de ſacrifices. Elle n'a point déſeſpéré un prélat indiſcret, dont l'ambition a été déçue, & qui lui promettoit de bonne foi de l'aſſocier à ſon règne miniſtériel.

Des amis d'un caractere presque opposé ont trouvé dans Faustina plus ou moins de sensibilité, mais toujours des conseils adaptés à leur besoin, & cette sincérité précieuse qui absout les femmes des trois quarts de leurs autres défauts. Sans approuver les égaremens du cœur, c'est cependant de toutes les erreurs celle pour laquelle il est le plus aisé d'être indulgent : ce qu'on reproche à cet égard est presque toujours exageré, & fût-il approchant du vrai, pourquoi juger avec tant de sévérité une faute dont la nature est complice? Et d'ailleurs ne faut-il pas infiniment pardonner à celle qui a toujours vu deux êtres dans l'objet actuel de son penchant, l'amant & l'ami, & qui, en faisant un tort imaginaire au premier, a cru devoir des compensations réelles au second.

Lorsque le Clergé furieux, lorsque les Parlémens, ne respirant que la vengeance, lorsqu'un parti puissant conspira

contre la chute d'un mortel que Fauftina chériffoit, elle ramaffa toute la force de fon caractère, tous les moyens de fes amis, toutes les reffources de fon expérience, pour le fauver. Elle ne vécut, n'exifta, ne fe repofa, que lorfque tout fut défefpéré. Les nuits entieres étoient employées à tenir des confeils infructueux ; & lorfqu'il eut fuccombé & qu'il fallut aller refpirer loin de la cour, elle fe trouva au pofte de l'adverfité. L'injuftice de l'opinion ayant forcé le même homme à chercher à cinquante ans une autre patrie, elle vola confoler celui qu'elle n'avoit pu fecourir.

La vie d'une femme fur le grand trottoir eft un roman complet. Si nous faifions celui de Fauftina, nous n'oublierions pas l'épifode avec Orphofis, qui d'abord paffa de l'intérêt à l'engouement, & tout auffi fubitement de l'engouement à l'indiférence. La haîne qui fuit cette amitié violente eft bien au-

trement dangereufe, que celle qui naît d'une mutuelle antipathie.

Quand Fauftina, à l'abri de toutes les peines, s'abandonne à cette gaîté, don précieux, on voit une ame faite pour être franche, mais que la coquetterie & le befoin de tromper ont rendue fine jufqu'à la fauffeté. Il eft bien difficile de multiplier les heureux fans faire plus d'un perfonnage, & ces fréquentes métamorphofes ne fe concilient point avec la candeur.

C'étoit un état que celui d'une jolie femme à Paris; il falloit être de tout & par-tout; la toilette, les fpectacles, les foupers, le jeu, l'amour, le fommeil, les billets, les courfes du matin partageoient tellement la journée, qu'il ne reftoit pas une minute : on faifoit tout en courant, & à peine trouvoit-on quelques inftans pour faire ou recevoir des confidences, pour les explications qui confomment les ruptures. Comment Fauftina eût-

elle trouvé le temps de ſe rappeler ce que jadis on nommoit des devoirs, & que depuis on nomme des convenances ?

Comment ſe porte la comteſſe de** ? demandoit à ſon mari la maligne Fauſtina (c'étoit l'objet d'un nouvel amour). Fort bien, répondit le mari, je l'ai vue il y a une demi-heure ſe promenant avec le chevalier de ** (c'étoit l'amant de Fauſtina), qui fut atterrée du coup, parce que ſon mari n'étoit pas plaiſant. Fauſtina avoit une tendance à aimer ou à protéger, comme on voudra, les beaux eſprits. Or il y en a de deux ſortes ; les uns cauſent avec grace, & ont dans le commerce je ne ſais quoi de piquant & d'original ; les autres ne ſavent que lire ou réciter. Ils ſont méthodiquement cauſtiques, & pendant que les autres parlent, ils élaborent un bon mot. Fauſtina auroit pu mettre à l'écart cette claſſe, que dans certaines ſociétés on nomme de pe-

tits pédans. J'avoue que Fauſtina n'auroit pû s'en paſſer, & méritoit à certains égards les plaiſanteries que n'épargnoient point aſſez deux hommes dont elle avoit fini par faire des amis.

J'ignore la retraite où s'eſt refugiée Fauſtina, & même ſi elle en a choiſi une : il vient un temps où l'on perdroit volontiers la mémoire, ſoit parce qu'on ne remplace plus certaines affections, ſoit auſſi parce que les circonſtances ont trop changé à notre déſavantage. On ne regrette pas la beauté fugitive ; mais la façon dont on ſentoit, & plus encore l'heureuſe faculté d'inſpirer des ſentimens, ſource de bonheur quand on les partageoit, ſource d'amuſemens quand on les faiſoit naître.

Si Fauſtina perd jamais un genre d'empire que les femmes diſputent au temps le plus qu'elles peuvent, qu'elle ſe conſole en conſervant des amis ; c'eſt eux qui dédommagent des conquê-

tes. Les ſoins de l'amitié, qu'on dédaigne à vingt ans, ſont vus d'un autre œil à quarante ; ils régénerent une femme, ils commencent une nouvelle époque ; & , graces à eux, on ne fait que changer de jouiſſances ; ſi la premiere a été plus vive, l'autre eſt plus pure.

EMIRÈNE.

C'EST ici qu'il faudroit employer de fortes couleurs; mais, je l'avoue, ma palette épuisée ne me laisse pas l'espoir d'achever ma tâche. Les Peintres, à la fin de leur carrière, ont un coloris terne; le vert n'est plus du vert, & leur pinceau ne court plus sur la toile. Ramassons le reste de nos forces, & voyons s'il est possible d'exprimer dans un seul portrait tant de contrastes.

Emirène n'a point cet accord soutenu entre ses volontés & ses penchans, entre ses devoirs & ses habitudes, c'est-à-dire, du caractère; & cependant elle a une ténacité inconcevable, mais malheureusement dans des desseins mal conçus. Susceptible d'une certaine dose d'affection, elle s'égare, au lieu de l'appliquer à des objets qui en justifieroient

l'emploi.

l'emploi. Tout va par fougue chez elle ; elle aime avec fureur, comme elle hait jusqu'à la démence, & son amour & sa haîne pèsent également sur ceux qu'elle en accable.

Non seulement elle n'a pas su faire la place où son nom l'avoit assez mal à propos élevée ; mais, de plus, elle n'a pas permis qu'on la fît pour elle, qu'on la dirigeât dans un emploi si fort au dessus de ses moyens, & qu'on épargnât aux siens l'humiliation cruelle d'entendre parler de son insuffisance. Rien n'est révoltant, comme cette présomption qui court au devant des postes les plus périlleux, & compromet tout à la fois celui qui le confie & celui qui l'accepte.

Il y a des personnes qui ne doutent de rien, qui ne prévoyent rien, qui ne s'alarment de rien. Ce n'est point insensibilité, ce n'est point défaut de conception, ce n'est pas légereté ; mais c'est un ensemble formé de tout cela. Ces

perſonnes ont le malheur d'inſpirer peu d'intérêt.

Emirène s'eſt brouillée avec le public, pour avoir pris peu de part à ſes malheurs, lorſqu'un homme de la connoiſſance d'Emirène s'aperçut que ſes gens d'affaires calculoient mal. Le public eût déſiré qu'elle fût entrée dans ſa peine, au lieu de s'étourdir ſur des chagrins domeſtiques, & d'appeler même des plaiſirs qui deviennent une inſulte aux autres dans certaines circonſtances; peut-être auſſi n'a-t-elle jamais bien ſu les affaires de l'homme de ſa connoiſſance, ou a-t-elle ſu qu'elle étoit perſonnellement intéreſſée à ne pas s'occuper de certaines créances, vu leur origine.

Au reſte, le mariage n'eſt pas un lien pour gens d'un certain état. Ils demeurent étrangers, comme s'ils n'avoient fait que ſe rencontrer. On parloit d'un impôt ſur les célibataires; le Comte de *** s'emporte, & dit, que l'adminiſtration veut ruiner toutes les claſſes

de la ſociété , & qu'il eſt hors d'état de ſupporter des charges ſi cruelles. Que vous importe celle-ci, lui dit un de ſes amis ? Vous êtes marié. Ah ! parbleu, je l'avois oublié, répondit-il ; vous m'y faites penſer.

Une certaine bruſquerie n'exclut pas le bon caractère, de même qu'un penchant décidé au plaiſir peut s'allier avec d'excellentes qualités. Cet amour du plaiſir, qui s'exprime quelquefois par un ſeul mot dans la langue françoiſe, commande ſi impérieuſement, qu'il fait preſque toujours le deſtin de nos quarante premieres années. Sa violence nous emporte au delà des bornes preſcrites par une ſage éducation ; & la raiſon, qui d'ailleurs dit de fort belles choſes, ne ſe fait plus entendre quand ſon rival le prend ſur le haut ton.

Emirène a eu des ennemis puiſſans, & ſous leſquels il falloit ſuccomber. Mais ſes ſucceſſeurs l'ont vengée : c'eſt quelque choſe pour tous les hommes ;

c'eſt tout pour une femme. Elle pouvoit joindre à ce bonheur, celui d'avoir eu pour prédéceſſeur un homme foible, intrigant, petit, habile à nuire ; &, par deſſus tout, infiniment mépriſé par tout ce qui l'avoit approché. Son plus grand défaut étoit de ne pouvoir jamais dire un mot de vrai. Au milieu de ces deux perſonnages, Emirène auroit dû briller ou ſe faire regretter; rien de tout cela n'eſt arrivé. Alors il faut la plaindre, & finir.

ELMIRE.

J'ai vu des gens s'étonner de la deſtinée d'Elmire. Il y avoit plus de diſtance de la femme d'un poète à la hauteur de Louis XIV, que d'une fille de Vénus à la bonhomie de Louis XV. Eudoxie, fille d'un tambour, ne s'étoit-elle pas aſſiſe à côté d'un des premiers monarques du Nord? L'amour a fait tant de prodiges dans ce genre, qu'il ne faut, en vérité, s'étonner de rien. Convenons cependant qu'il choiſit des inſtrumens propres à faciliter ſes ſuccès.

Elmire avoit reçu de la nature un aſſortiment de beautés dans tous les genres, qui preſque jamais ne ſe trouvent réunies dans le même individu. Depuis ſes ſuperbes cheveux, ſi richement fournis & teints d'une ſi belle couleur, juſqu'aux pieds, modelés par la main des

Graces, tout avoit le caractère de ce beau idéal que les grecs ont conservé dans leurs ouvrages immortels. Si l'imagination pittoresque des poètes n'avoit pas rapproché le corail, l'ivoire, l'ébène, l'incarnat, la blancheur des lis, des principaux traits du visage, il eût été aisé de les inventer, après avoir contemplé celui d'Elmire ; & l'œil enchanté ne quittoit l'expression de la physionomie, que pour retrouver les mêmes avantages dans des formes si naturellement soutenues, dans une taille si agréablement dessinée, dans des bras si parfaitement arrondis, terminés par des mains voluptueuses.

Quel présage ! quel superbe gage donné à l'amour ! Peut-on conserver le plus léger doute sur des trésors voilés, & sur ces ressources précieuses qui vous aident à remporter sans cesse de nouvelles victoires ?

Le lecteur se croira sans doute au milieu des féeries & des romans : que

diroit-il donc ſi j'achevois mon ouvrage, & ſi, à la peinture de tant de charmes, je joignois l'art d'en faire uſage ?

Ce qui a valu des éloges à Elmire, ce n'eſt pas d'avoir atteint le trône des rois, elle y fut conduite par deux aveugles-nés, la fortune & l'amour, mais bien d'avoir demeuré dans ſa poſition, ſans prétendre paſſer du lit de ſon amant dans ſon cabinet, ainſi que le fit cette femme altière qui donna des maîtreſſes à ſon roi, des miniſtres à ſon conſeil, des généraux à ſes armées, des prélats à l'égliſe, des cachots à quiconque ſe permettoit des murmures imprudens ; femme mépriſable, que quelques poètes ſoudoyés ont dérobée à l'opprobre, mais dont le nom n'y échappera pas.

Elmire fut jetée, preſque malgré elle, dans une ſociété de conſpirateurs, & emportée par le tourbillon de l'intrigue. Alors elle devint, preſque ſans le ſavoir, l'organe des méchans, l'interprète des ambitieux, l'écho des courtiſans,

qui croyoient leurs projets aſſez avancés pour ne plus les taire. Mais le repentir troubla ſon ame, même dans un pays où il paſſe pour une foibleſſe. Elle gémit du crime de ſa poſition, & ſe ſauva des remords, dans ſon propre cœur.

Elmire faiſant un pas immenſe, & quittant ſon humble toit pour le palais des rois, ne s'y trouva pas déplacée ; & dès qu'on lui eut donné le temps de ſe familiariſer avec les phyſionomies vertueuſes de la cour, bientôt elle ne ſe crut plus ſi déplacée ; mais auſſi quand ſon rôle eut changé, & que ces mêmes phyſionomies firent plus que s'adoucir devant elle, la ſienne ne s'enorgueillit point ; elle n'humilia pas même les perſonnes qu'elle pouvoit perdre.

Le plus grand de ſes torts fut d'avoir un inſatiable tuteur. Il eſt des hommes dont on ne s'affranchit pas impunément. Elle ignoroit ſans doute les puniſſables prodigalités de ce célèbre *Bonneau* ; &

peut-être imaginoit - elle que la reconnoiſſance lui preſcrivoit une complaiſance que l'adminiſtration d'alors ne rendoit pas ſi coupable. Nous expions un peu aujourd'hui le faſte de Louis XIV, les folies du Régent, l'inſouciance de Louis XV. Il n'eſt pas donné à tous les monarques d'avoir des mœurs auſſi ſévères & une bienfaiſance auſſi économique que Louis XVI.

On a dit que le vieux Richelieu, ennemi déclaré de l'impétueux Choiſeul, avoit donné pour guide à Elmire ſa vieille expérience. Richelieu dès lors n'étoit plus que l'ombre de lui-même; &, embarraſſé dans le dédale d'un ſale procès, je doute qu'il pût ſervir ou nuire. C'étoit quelque choſe à l'époque où il naquit; mais depuis vingt ans la philoſophie avoit déjà nourri les eſprits; & aux yeux de la plupart des gens, Richelieu n'étoit qu'un courtiſan.

Un autre appui qui ſoutenoit, dit-on, Elmire dans l'orageuſe carrière de la

cour, étoit le duc d'Aiguillon; & ceci eſt plus vraiſemblable. Mais quelle différence ! Le duc d'Aiguillon avoit une marche réglée, l'eſprit d'ordre, de la ſuite dans le travail, un plan accommodé aux circonſtances. Il étoit aimable, ſans être frivole. On prétendoit qu'il avoit imité le duc de Choiſeul, qui commença par lier ſa deſtinée à madame de Pompadour, de la manière accoutumée. Si cela n'eſt pas vrai, cela eſt vraiſemblable; car lorſqu'on fait enſemble un traité d'alliance, il n'eſt pas à préſumer qu'on oublie les préliminaires. Quels qu'aient été ſes menins, elle a fourni ſa carrière d'amour ſans le moindre déſagrément. Les murs de la baſtille n'ont point gémi du cri de ſes victimes; elle n'a point théſauriſé, puiſqu'elle ne vit aujourd'hui que des bienfaits qui ceſſeront avec elle.

Les livres qui, tôt ou tard, diſent tout, ne ſe ſont point clairement expliqués ſur la cauſe de cette active inimi-

tié entre Elmire & le duc de Choiſeul. On la connoît bien par le reſſort principal employé par la cabale qui avoit conjuré ſa perte ; mais on ne ſait pas bien pourquoi un homme ſi adroit & ſi puiſſant ne diſperſa pas au loin les projets de ſes rivaux, en triomphant de l'éloignement d'Elmire, & en confondant leurs intérêts. Sans doute que, dans l'origine, il conçut difficilement la poſſibilité d'établir à la cour une jeune perſonne qui s'étoit un tant ſoit peu émancipée ; mais cette fameuſe préſentation avoit été précédée de tant de voyages dans les maiſons royales, qu'il étoit aiſé de préſager l'inutilité des conſeils & la néceſſité d'obéir aux circonſtances.

A propos de livres, Elmire, bien plus ſage que celle dont elle occupa le poſte, mépriſa ces biographies ſcandaleuſes, ces lettres ſuppoſées ou embellies qu'on répandit avec affectation. La malignité reſta dupe d'elle-même, puiſqu'Elmire ne conſerva pas moins le cœur de ſon

amant & les égards de ſes amis. Le beſoin d'apprendre au public ce qu'il ſait preſque toujours, eſt une véritable maladie ; & ſoit qu'on ait une injure à venger, ou un eſpoir éloigné de ſuccéder à celui qu'on veut renverſer, c'eſt ſur un libelle qu'on établit la baſe de ſes ſuccès. Pitoyable reſſource, toujours trompeuſe & toujours employée !

Depuis qu'Elmire a dû quitter le ſéjour des Rois, elle a choiſi une retraite paiſible, où elle a vécu ſans intrigues, ſans projet, & ſans cette inquiétude qui accompagne preſque toujours les perſonnes qui ont joué un rôle, quel qu'il ſoit. On ne l'a point vue dans la capitale étaler un faſte inſultant, & c'étoit être très-ſage de ne pas rappeler au public des momens d'erreur qui fourniſſent un prétexte à la malignité, ou une époque d'élévation qui ranime les ſerpens de l'envie. Vivant ſans obſcurité & ſans diſſipation, elle ouvre ſon her-

mitage enchanté à un petit nombre d'hommes qui croient que la chasteté est une convenance sociale, plutôt que la mère des vertus, & qu'on peut être fort tendre & fort aimable. Plusieurs femmes ont désiré d'être admises dans ce temple dédié à la liberté; il y en auroit nécessairement eu de deux sortes. Les unes auroient apporté une vertu protectrice & cru réparer ainsi les tors du passé; les autres des penchans faciles, croyant par-là se trouver au ton de la maison. Elmire évita ces deux extrêmes en remerciant la pruderie & la galanterie. Quiconque sait se renfermer dans les bornes que lui prescrit sa position, s'assure le degré de félicité dont est susceptible notre espèce.

La plupart des acteurs de cette comédie ne sont plus, & un ordre de choses si différent a remplacé les dix dernières années du règne de Louis XV, que ceux qui ont assisté à cette époque la croient éloignée de deux

ſiècles. Les François ſont moins portés à écrire l'hiſtoire que tout autre ouvrage, ſoit que l'hiſtoire demande un eſprit obſervateur & des méditations au deſſus du caractère national. Sans cette indifférence, nous lirions déjà le tableau des vingt dernières années de Louis XV, qui préſentent dans tous les genres une ſuite d'événemens extraordinaires, & un grand nombre d'hommes curieux à montrer ſur la ſcène. Lorſque les déclarations, la révolution, la conſtitution, l'organiſation, les motions feront faites & parfaites, tout vraiſemblablement, dans la république des lettres, reprendra ſon cours, & je ne doute pas qu'un des trois cents hiſtoriens qui nous donnent tous les jours pour deux ſous les annales de la France, n'entreprennent le vaſte tableau que j'indique.

Elmire ne redoutera point le jugement de la poſtérité. Elle n'a flétri que l'altière Monteſpan, la prude

Maintenon, trois ſœurs libidineuſes, l'ambitieuſe Pompadour; mais elle pardonne le délire des ſens à la femme qui n'a rendu ſon amant, ni cruel ni injuſte, qui ne lui a point donné un ſérail, qui ne l'a point éloigné de ſon peuple & des occupations de ſon laborieux métier.

N. B. Il ne feroit pas difficile de mettre des notes à ce portrait, comme nous avons fait quelquefois dans le premier volume, & ce n'eſt point à Elmire qu'elles déplairoient; mais il faut laiſſer mourir en paix ſes vieilles dames d'honneur, ou ne pas troubler la cendre des morts.

ERRATA.

Page 43, l'ennemi inſéparable, *liſ.* l'ennui inſéparable.

